





VOYAGE N° 3  
**PYRAMIDEN**



*« Il y a donc des pays sans lieu et des histoires sans chronologie ; des cités, des planètes, des continents, des univers, dont il serait bien impossible de relever la trace sur aucune carte ni dans aucun ciel, tout simplement parce qu'ils n'appartiennent à aucun espace. Sans doute ces cités, ces continents, ces planètes sont-ils nés, comme on dit, dans la tête des hommes, ou à vrai dire, dans l'interstice de leurs mots, dans l'épaisseur de leurs récits, ou encore dans le lieu sans lieu de leurs rêves, dans le vide de leurs cœurs ; bref, c'est la douceur des utopies. Pourtant je crois qu'il y a – et ceci dans toute société – des utopies qui ont un lieu précis et réel, un lieu qu'on peut situer sur une carte ; des utopies qui ont un temps déterminé, un temps qu'on peut fixer et mesurer selon le calendrier de tous les jours. »<sup>1</sup>*

– Michel Foucault

Tel était le genre de lieu que je m'étais juré de visiter avant d'entrer dans la « vraie vie » et de pratiquer mon métier d'architecte, fraîchement diplômé. Ce lieu, selon mes critères personnels, devait être à l'échelle d'une ville, le plus loin possible. Il devait au mieux répondre à certaines questions qui sommeillent en moi depuis mon passage à la vie adulte. Que signifient l'identité et la mémoire ? Qu'elles soient d'un lieu ou d'une personne ?

J'étais tombé sur un article de presse en lisant les nouvelles du jour. *Persistent Memory*, un projet d'archivage de la mémoire numérique des individus, une sorte de cimetière du XXI<sup>ème</sup> siècle. Un système informatique centralisé où seraient « *enfermés dans un lieu tous les temps, toutes les époques, toutes les formes, tous les goûts ...* »<sup>2</sup>, une hétérochronie Foucaldienne numérique. L'approche promotionnelle et médiatisée du projet, encourage à stocker ses informations personnelles pour atteindre une forme d'éternité, de devenir un témoin de l'histoire de l'humanité, un *wits*. À l'inverse de l'idée très contemporaine de décentraliser l'information numérique à travers le monde et d'y avoir accès depuis n'importe quel poste connecté au *web*, ce projet avait des coordonnées géographiques bien précises. Au Svalbard, dans une ancienne ville minière

soviétique, à mi-chemin entre la Norvège et le pôle Nord. Je m'étais décidé à m'inscrire et à devenir un bêta-testeur de ce programme. Je trouvai là un but à mon aventure: suivre le voyage de mes données comme un fil rouge sur mes questionnements. Je suis donc parti à Pyramiden à ma propre recherche. Tous les jours, j'ai écrit mes pensées dans un cahier.

Ce journal de voyage, vous le tenez entre vos mains.





## 19 septembre

L'aéroport d'Oslo n'offre guère de choix pour un repas du soir. *Hot-dog* dans un kiosque, *fast-food* nordique ou pizza dans une chaîne de restauration rapide. Va pour le *hot-dog*. Je n'ai mon vol pour le Svalbard que demain matin. Je prends le bus jusqu'à un hôtel non loin de là. Une bâtisse modeste en bois peinte d'un jaune canari avec vue sur le tarmac. La réceptionniste m'annonce qu'ils se sont trompés dans les réservations et qu'ils ont trop de clients par rapport au nombre de chambres. Elle me propose la chambre de service du personnel contre une réduction substantielle. J'accepte volontiers un peu d'économie sur mon budget serré d'ex-étudiant.

Un vieux lit pliant fait office de couchage dans ce qui semble être un bureau. Un lustre en plastique orne la pièce. Le kitch. Je me demande ce que je peux bien faire là. J'appréhende ce que je vais découvrir demain. Un ami m'avait parlé du Svalbard lors de mes études. Il m'avait parlé de ces paysages extraordinaires, de ces ruines

contemporaines de l'apogée de l'exploitation du charbon, de cette atmosphère si particulière, du silence. Quelques années plus tard, me voilà.

Je suis là, dans mon lit, encore sur le continent. Plus qu'une nuit et je m'envole pour une île bien au-delà du cercle polaire.

## 20 septembre

Je me réveille à 6h pour prendre mon vol pour Longyearbyen. Il y a étonnement beaucoup de liaisons pour une destination aussi exotique que l'antichambre du pôle-Nord. Plusieurs vols relient chaque jour le continent à l'archipel habité par moins de trois milles personnes. Que font tous ces gens ?

L'avion est plein. La plupart des autres voyageurs ont l'air d'être des habitués. Quelques touristes. Beaucoup de jeunes. Longyearbyen accueille l'université la plus septentrionale du monde. Deux rangées devant moi, des hommes d'affaires discutent de contrats pétroliers. Dans ce monde toujours plus globalisé, rares sont les endroits où nous sommes « déconnectés » du reste de la civilisation. Même ce vol de trois heures n'échappe pas à la connectivité permanente puisqu'un Wi-Fi gratuit y est proposé. Je survole l'île aux Ours entre la Mer de Barents et la Mer de Norvège tout en consultant sur l'application *Persistent Memory* toutes mes informations déjà envoyées. Je suis

d'ailleurs un peu impressionné de voir le nombre de données présentes après seulement quelques semaines en tant que *WITS*.

Juste en dessous de moi, long de 2714 km, le *Svalbard Undersea Cable System* relie l'archipel au continent depuis 2004. J'imagine mes données parcourir ces milliers de kilomètres à travers la fibre optique. Ce détail me rappelle qu'internet, toujours difficile à se représenter, n'est rien d'autre qu'une série de câbles et de serveurs.

« *Wired people should know about wire* »<sup>3</sup>

– *Neal Stephenson*

Peu avant l'atterrissage, l'avion plonge dans un épais brouillard. La météo n'étant pas réputée pour être clémente, je me demande si je vais revoir le soleil de sitôt. Je commence à distinguer des formes. Petit à petit, des montagnes se dégagent et se dressent fièrement. Des nappes nuageuses, accrochées à leurs flancs, embrassent ces monstres de pierre. Je suis pris d'un sentiment ambigu. Bien que je sois frappé par la beauté de ce qui s'offre à mes yeux, je n'arrive pas à imaginer que je vais vivre les prochaines semaines dans ces contrées, si éloignées de ma vie citadine. Dire que mon double numérique va y rester pour toujours. Je me demande pourquoi aller autant au

Nord pour stocker la mémoire. Pourquoi ce projet, *Persistent Memory*, est-il implanté dans ce lieu ? N'auraient-ils pas pu envisager un endroit plus accessible, moins reculé ?

Longyearbyen est une localité norvégienne et la principale ville de l'archipel du Svalbard. La grande majorité des habitants de l'île vit ici, le reste se partage entre Barentsburg, Ny-Ålesund et Sveagrauva.

Installé dans le bus qui m'emmène de l'aéroport au « centre-ville », je peux contempler le spectacle industriel qui s'offre à moi. Au bord de la route des tas de charbon noir, des enchevêtrements de *pipe-lines* protégés du froid par des coffrages, d'énormes structures en bois servant de pylône à ce qui semblait être une télécabine pour le transport de la houille ... Une cheminée en béton abandonnée marque l'entrée de la ville. Un gigantesque édifice fraîchement inauguré rejette une puissante fumée blanche de ses cheminées. Un panneau indique en lettre bleue Geotermisk Kraftverk accompagné du logo du gouverneur. Surplombant les maisons colorées, un monstre monumental de bois et d'acier muni de longues pattes, semble prêt à déferler sur les habitations et à les engloutir.

Le bus dépasse le centre de la localité et s'enfonce dans les hauts de la ville sans vouloir s'arrêter. Je m'approche du conducteur pour lui demander

s'il compte revenir vers le bord du fjord. Mais sa réponse se limite à un simple « No ».

Je finis donc le trajet à pied. J'arrive péniblement devant la petite maison de couleur rouge que j'ai louée. Le quartier est un mélange de petites cahutes colorées et de halles artisanales. Des empilements de bois se dressent devant chaque édifice, des motoneiges garées sur des palettes attendent l'arrivée des flocons tandis que des poissons et du gibier sèchent devant le portique des habitations.

J'entre. L'appartement est simple mais offre une vue imprenable sur l'*Adventfjorden*. Je m'assois dans un fauteuil en cuir noir pour contempler le panorama. J'ai toujours en moi ce sentiment étrange. Avant de venir ici, j'imaginai une terre sauvage avec un paysage extraordinaire à perte de vue. Mais mes premières impressions de cette civilisation du grand nord ont terni cette image. Même ici, l'Homme et l'industrialisation ont fait des ravages.

Je regarde à l'horizon, aussi loin que ma vue peut porter, je vois se dessiner les lignes d'une ville perdue dans l'un des nombreux fjords du Spitzberg. Un tombeau où l'on archive la vie des gens.

## 21 septembre

Épuisé par le voyage de la veille, je ne me lève qu'à 10h. 1 °C à l'extérieur. La température est plutôt clémente vu la latitude. Le Gulf Stream amène un courant chaud qui maintient le climat de la région dans des conditions « acceptables ».

Je décide de monter sur la colline où se trouve le « monstre » aperçu hier. La vue plongeante sur Longyearbyen est frappante. On peut saisir d'un seul regard l'entier de la ville. L'université, les industries, les quartiers d'habitations, l'église. C'est tout. Il n'y a pas d'autre ville au bout de la route qui file derrière la colline, celle-ci mène vers les mines. Presque l'intégralité de la civilisation du Svalbard est là.

De plus près, le monstre me semble plus amical. Il m'a l'air plus fatigué. Usé par le temps, noirci par le charbon. La tôle froissée siffle au vent. Ce vieux gardien de la ville servait autrefois de station de triage des télécabines qui transportaient le charbon venant des mines. Tandis que les installations persistent, l'activité minière s'efface

avec le temps. La plupart des mineurs travaillent en semaine à Svea Gruva, loin d'ici. Presque toutes les personnes que je croise sont plutôt des intellectuels vêtus d'habits de grande marque, des étudiants, des touristes, des employés de la ville mais pas de mineurs.

Je continue ma marche jusqu'au *Global Seed Vault*. L'ancienne mine numéro trois de Longyearbyen a été convertie en centre de stockage pour les graines du monde entier. Il fait office de conservation du patrimoine des cultures vivrières afin de préserver la diversité génétique. L'extinction d'une espèce végétale est ainsi écartée. Le site a été choisi pour diverses raisons. D'abord le climat froid et stable est propice à la conservation. Ensuite l'activité sismique de l'archipel est quasi nulle. Enfin, la position du Svalbard est hors des zones de conflits armés. Son statut politique international et ses terres démilitarisées rendent ce lieu propice à la conservation de biens. Mes données numériques seront en sûreté sur cette île.

En retournant vers ma maison, j'aperçois près du port un hangar avec l'inscription *Persistent Memory*. C'est certainement là que sont stockées, en transit pour Pyramiden, mes propres données et celles de centaines d'autres. Depuis nos machines personnelles, nous les envoyons via le câble internet sous-marin de *Telenor*. Les



participants du programme sont appelés *WITS*: peut-être un pluriel adapté pour dire « esprits » ou peut être un raccourci de *Witness*, le témoin. Dans quelques jours, j'accompagnerai ces « témoignages » vers leur destination finale.



## 22 septembre

Matinée au musée du Svalbard. Il se trouve au sein du bâtiment de l'université. Cet édifice, comme presque tous les autres ici, repose sur des pilotis. Il ne touche pas le sol pour se préserver du permafrost. Comme si aucune bâtisse n'osait toucher la terre par peur d'y rester figée ou pour repartir sans laisser de trace.

Il n'y a jamais eu de population indigène ici. Les Vikings évoquent l'archipel pour la première fois au XII<sup>ème</sup> siècle. Mais sa découverte est attribuée au hollandais Willem Barents alors qu'il cherchait le passage du Nord-Est. Il la nomme *Spitzberg*, « Montagnes pointues ». L'abondance de baleines attire de nombreux chasseurs entre le XVII<sup>ème</sup> et le XIX<sup>ème</sup> siècle. La chasse est intensive et la plupart des nations maritimes d'Europe y participent. A son apogée, ce sont près de dix mille hommes qui concourent à cette extermination de masse. Le Svalbard était déjà un tombeau. Par la suite, la faune terrestre connaîtra le même sort. Les rennes, les renards et surtout les ours ont été

traqués intensivement pour leurs fourrures. Tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle, le Spitzberg sera marqué par la course au charbon. Norvégiens et Russes vont exploiter les abondantes veines de l'archipel. *Le Traité concernant le Spitzberg*, datant de 1925, reconnaît la souveraineté norvégienne sur l'archipel mais donne aussi le droit à tous les pays signataires de s'y implanter dans un but économique ou scientifique. En revanche, toute forme d'activité militaire y est interdite. Cependant, nous pouvons tout de même soutenir qu'une présence dans le Nord a pu faire l'objet d'une stratégie géopolitique. Le Svalbard garde des cicatrices de toutes ces expéditions. Le long des fjords, les anciennes cabanes des baleiniers, les huttes de trappeurs et les exploitations minières abandonnées se succèdent. Jamais rien n'est démonté ou enlevé. Même les années qui s'écoulent semblent ne pas avoir de pouvoir ici. L'architecture fantôme est gardienne de ces lieux. Tout est figé dans le temps par le froid.

La ville possède un deuxième petit musée, celui de la conquête du pôle Nord. J'arrive devant ce qui ressemble plutôt à un hangar industriel. Seules la reproduction d'un dirigeable sur la façade et la présence d'un ours blanc en lamellé-collé trahissent la présence du musée. On y apprend que l'Italien Umberto Nobile et le norvégien Roald Amundsen

ont été les premiers explorateurs à atteindre le pôle Nord. Partit de Ny-Ålesund, ils survolent le pôle à bord du dirigeable *Norge* en 1926. Mais les relations entre l'Italien et le Norvégien se dégradent et chaque pays revendique la réussite de l'exploration. Mussolini, voulant une victoire italienne, renvoie Nobile deux ans plus tard à la conquête du pôle. Partant du même endroit, *l'Italia* atteint son objectif mais s'écrase lors du retour. Une importante expédition de secours est déclenchée et Amundsen y prend part. Nobile et une partie de son équipage sont sauvés mais Amundsen décède dans le crash de son hydravion. Je me demande parfois ce qui pousse toutes ces personnes à risquer leur vie pour atteindre un bout de glace sans terre dessous. Qu'est-ce qui nous pousse à aller jusqu'au bout ? A repousser nos limites ? Peut-être n'existe-t-il aucune réponse raisonnable à cela. Je dois pourtant reconnaître, qu'au fond de moi, je ressens moi aussi cette attraction du pôle et cette soif d'aventure.



## 23 septembre

Veille du départ pour Pyramiden. Aujourd'hui je dois acheter tout ce qu'il manque pour mon séjour prolongé. Il me faut encore de l'essence pour mon réchaud et du matériel de défense contre les ours. Au Svalbard, la présence de l'ours blanc est bien réelle. Ils sont même deux fois plus nombreux que les hommes. Il est d'ailleurs interdit de sortir des localités sans être équipé d'un fusil car ici les lois de la nature sont au-dessus de celles des hommes. Malheureusement, on ne loue pas un fusil comme on loue une bicyclette. L'organisation me faisant souvent défaut, je n'ai évidemment pas les papiers nécessaires pour en louer un. Mais je tente quand même le coup. A l'office du tourisme, on me dit d'aller voir au magasin de location. Au magasin, on m'envoie au bureau du gouverneur. Au bureau du gouverneur, on me dit « No. ». Pas grave, tant que je resterai au sein de la ville de Pyramiden je pourrai me balader librement et j'organiserai mes sorties hors de la ville avec un guide.

Le parc automobile de Longyearbyen est composé uniquement de Toyota. Le concessionnaire le plus au Nord du monde ne vend que des véhicules de la marque japonaise. Je remplis un bidon d'essence à la station adjacente. J'ai lu aussi qu'il y avait plus de motoneiges à Longyearbyen que d'habitants dans tout le Svalbard. Dans le royaume de l'ours polaire, la population d'engins mécanisés dépasse celle des rois de la faune arctique. Mais contrairement à la voiture, restreinte aux quelques routes autour de la ville, dès la neige tombée et la glace prise, la motoneige a un champ d'action quasiment illimité.

Autre incongruité locale, le supermarché de Longyearbyen a un rayon de fruits et légumes frais qui ferait pâlir n'importe quelle épicerie sur le continent. L'ouverture de l'aéroport dans les années septante a désenclavé la ville et permis d'importer des denrées fraîches. Mais pour moi ça sera des conserves. Des *Köttbullar*, des *Fiskbullar*, tout ce qui finit en *-bullar* termine dans mon panier. Des soupes, des *Instant noodles*. Une boîte d'un plat qui m'est étranger, du *Brun Lapskau*. Pour finir, diverses sortes de sauces, des biscuits et une tonne de café. Me voilà prêt.

Je n'arrive pas à dormir. Je commence à appréhender mon départ. Je regarde, sur mon ordinateur, les photos que j'ai faites ces derniers



jours. Des paysages, des bâtiments, des grandes structures de l'ère minière, des gens et aussi quelques photos prises à la va vite. Déjà près d'une centaine en quelques jours seulement. J'ouvre mon application *Persistent Memory* et je vois que toutes mes photos sont accompagnées d'un petit vu vert me confirmant qu'elles étaient bien importées sur les serveurs.

*« Somehow I knew that the national space behind all of the screens would be one single univers »<sup>4</sup>*

– *William Gibson*

J'imagine tous ces instants, ces lieux capturés, matérialisés dans un format, sans odeur, sans gout, sans forme. Qu'une ligne de 0 et de 1 stocké je ne sais où dans le monde. Moi je suis là, au Svalbard, à 1000 km du pôle Nord, couché dans mon lit. Pourtant mon écran me transporte dans un monde infini. Un univers non-palpable mais infiniment riche, en idiotie, en culture, en Histoire, en mémoire ... L'étendue du cyberspace m'effraie et m'attire à la fois. J'ai compris depuis quelque temps déjà qu'internet pouvait à la fois être un outil de création et d'inspiration extrêmement puissant. Mais aussi, quand on s'y perd, infiniment abrutissant. Je m'étais souvent surpris à *scroll*

des heures le fil d'actualité de différents réseaux sociaux, à cliquer sur des liens référencés, sans aucun but précis. Simplement en sortant de mon corps et en ne vivant qu'à travers cette surface pixélisée. Je m'étais souvent demandé à quoi cet espace pouvait bien ressembler au-delà de l'écran. Une suite de pièces connectées les unes aux autres. Ce que j'avais pu trouver de plus proche était une définition du Rhizome.

*«Résumons les caractères principaux d'un rhizome: à la différence des arbres et de leurs racines, le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et même des états de non-signes. Le rhizome ne se laisse ramener ni à l'Un ni au multiple. »<sup>5</sup>*

– Gilles Deleuze et Félix Guattari

D'abord exprimé en 1980 dans *Mille plateaux*, pour définir un concept philosophique, ce modèle peut selon moi facilement être utilisé pour représenter les relations, les connexions des lieux d'internet ainsi que leurs propagations dans le web. L'organisation des lieux ne suit pas une ligne hiérarchique – arborescente ou pyramidale – avec une base, comme une racine ou un tronc. Dans

un modèle rhizomique, tout élément, peu importe sa position, peut affecter la conception des autres éléments de la structure, ainsi qu'influer sur leurs actions dans la toile : le Tout est à l'image de la somme de ses Parties, et chacune est à l'image du Tout – c'est un principe fractal. Quand j'ouvre mon navigateur web, le Tout de la page, c'est-à-dire l'affichage graphique, n'est que la somme des parties, la somme faisant référence à d'autres éléments. Depuis mon ordinateur, je fais un clic-droit et j'appuie sur « *afficher le code source de la page* ». Sans rien y comprendre, j'identifie une structure balisée contenant l'information : du texte, des *url* d'images et de sites, des appels de variables stockés dans des bases de données ... Bref un langage spatial qui mérite d'être exploré.



## 24 septembre

Je me lève de bonne heure. En cette fin de mois de septembre, les sommets des montagnes sont saupoudrés d'une fine couche de neige. Dehors, un calme plat règne. Je marche en direction du port avec mon grand sac à dos et mes sacs contenant les vivres. Notre bateau, le *M/S Langøysund* est un vieux rafiote de cent trente-cinq tonnes construit en 1954. D'abord utilisé comme ferry dans la région de Bergen, il fut ensuite basé à Longyearbyen comme navire pour les croisières touristiques. Aujourd'hui à bord, une cinquantaine de passagers pour un aller-retour à Pyramiden avec une halte devant le majestueux glacier de *Nordenskiöldbreen*. Sauf que pour moi c'est un aller simple.

Installé sur le pont supérieur du navire, je regarde Longyearbyen s'éloigner petit à petit. Cette « ville » me semblait déjà être l'endroit le plus éloigné au monde. Mais je suis là, sur une embarcation qui m'emmène encore plus au Nord, vers le dernier avant-poste de la civilisation.

Le trajet entre Longyeabyen et Pyramiden dure un peu plus de trois heures. L'hiver, seules les motoneiges parviennent à joindre les deux localités en huit bonnes heures par beau temps. Autant dire que de fin octobre à fin avril, Pyramiden est vraiment coupé du monde.

*« c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer et qui, de port en port, de bordée en bordée, de maison close en maison close, va jusqu'aux colonies chercher ce qu'elles recèlent de plus précieux en leurs jardins, vous comprenez pourquoi le bateau a été pour notre civilisation, depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours, à la fois non seulement, bien sûr, le plus grand instrument de développement économique, mais la plus grande réserve d'imagination. »<sup>6</sup>*

– Michel Foucault

Sur mon bateau ce n'est pas tant « *l'infini de la mer* » que j'observe ici. Plus nous nous enfonçons dans le Billefjorden, plus les paysages qui défilent sont saisissant. Les falaises dévoilent leurs strates comme si elles étaient faites en mille-feuilles de sédiments. Les couleurs orangées de la toundra rencontrent les nuances bleutées des glaciers se jetant dans le fjord.

De temps à autre, apparaissent des petites maisons au bord de l'eau. Je repense au musée du Svalbard et à ces expéditions. Il y avait aussi des baraquements construits dans un but scientifique comme cette station météo installée par les Nazis pendant la Seconde guerre mondiale. On raconte même que les derniers Allemands à avoir capitulé étaient ceux de celle-ci, la station Haudegen. Oubliés par leur propre nation et coupés de toute source d'information. Cette terre sauvage, l'archipel a toujours été un lieu à part, figé, où l'histoire passe quand même, mais dans une réalité parallèle.

Ce qui m'intrigue sur mon navire, cette hétérotopie par excellence, c'est le contenu de sa cale. En effet je me tiens sur plusieurs cellules de stockage de mémoire numérique. Les premiers participants du programme « bêta » de *Persistent Memory* avaient importé sur le web ce qui les constituaient en tant qu'être numérique. Ces informations doivent passer, dans un premier temps, à Longyearbyen, dans la halle que j'ai aperçue durant ma marche, puis systématiquement copiées à bord du *M/S Langøysund* la veille de chaque expédition pour Pyramiden. Peut-être que mes propres données se trouvent là, juste sous mes pieds. Une copie de moi est en route vers sa destination finale. Une fois à bon port le contenu du

bateau se déverse dans les serveurs installés dans la ville. A son retour le *Langøysund* transporte la confirmation du bon téléchargement des cellules dans l'intranet de *Persistent Memory* et fournit la clé d'autorisation pour la destruction des données ainsi que le formatage des disques disposés dans la halle du port de Longyearbyen. C'est là l'idée du projet: stocker dans un seul lieu ces données dans un cyberspace interne, déconnecté du monde Online. Me savoir assis sur tant de lieux, de goûts, de temps, m'aide à comprendre pourquoi, pour notre civilisation, ce bateau est bel et bien la plus grande réserve d'imagination, comme l'exprimait Foucault. Rapportant dans sa cale des trésors de la mémoire à l'état brut.

Le vent se renforce en à l'approche de notre destination. Le *Langøysund* tangue toujours plus fort tandis que les mouettes et les goélands voltigent autour de nous comme pour nous narguer. La plupart des autres passagers se sont réfugiés à l'intérieur.

Ce trajet en bateau est une procession vers ce lieu étrange. Comme si je fermai l'écotille du monde réel pour me plonger dans un huis clos boréal. Là-bas l'espace et le temps ne seront plus pareils.

Une des rares personnes sur le pont à ce moment-là me jette alors un « Look ! » en me pointant l'horizon de son doigt emmitouflé.



« Pyramiden ! » Sortant de la brume, les premiers bâtiments commencent à se dessiner. Le port d'abord, avec sa terrifiante structure qui servait autrefois à remplir les navires de charbon. Et l'usine attenante, rouge feu aux cheminées noires, qui semble attendre que quelqu'un vienne la faire rugir à nouveau, afin qu'elle puisse cracher, d'une toux rauque, de la fumée de ses entrailles. Puis le reste de la ville qui se profile en arrière-plan en une masse encore difficile à déterminer. « Home, sweet home ! » me dit l'homme aux gants. Lui, il repartira dans deux heures. Une partie de moi restera là pour l'éternité. La pluie glaciale frappe mon visage et cette première image de Pyramiden est des plus déprimantes. Mais je reste fasciné. En bien comme en mal. Je ne dis pas que je devine immédiatement la place que ce lieu va prendre dans ma vie, mais je suis prêt à m'y aventurer.

Un bâtiment bleu clair dans l'enceinte nous souhaite la bienvenue. Des lettres en bois recouvertes de peinture rouge écaillée ornent la façade et forment le nom « Пирамида », Pyramida en cyrillique. Le bateau s'approche lentement du ponton fraîchement rénové où un homme nous attend.

L'homme amarre le bateau et tend un câble du diamètre d'un avant-bras à un membre de l'équipage. « Les âmes s'écoulent », me dis-je.

Puis il s'installe, pour nous accueillir, devant le pont du bateau que venait de dresser l'équipage.

Le guide local a la trentaine, une bonne tête de Russe. Dans son dos un fusil et à sa ceinture un pistolet à fusée éclairante et des cartouches de rechange.

– Bienvenue à Pyramiden, lance-t-il en anglais au groupe de touristes et à moi-même. Je m'appelle Yuri et je serai votre guide aujourd'hui. Restez bien près de moi ! La ville n'est plus considérée comme habitée, vous ne pouvez donc pas vous balader sans être armé et les ours sont fréquents par ici !

Me voilà dépité. Moi qui croyais pouvoir être libre dans cette ville, j'apprends à l'instant qu'il est obligatoire d'être armé même dans la ville. Pas d'arme, pas de liberté. C'est la dure loi du Svalbard.

Un bus tout droit sorti de la fin de l'Union Soviétique nous attend au bout du ponton. Il nous emmène jusqu'à l'entrée de la ville. Un monument composé d'une structure pyramidale annonce l'entrée.

Le dernier chariot de charbon sorti de la mine le 1er avril 1998 a été symboliquement placé au pied de l'ouvrage. Personne n'a vécu ici jusqu'en 2013, date de la réouverture de l'hôtel.

La suite de la visite consiste en un tour extérieur des bâtiments et une visite éclair du Palais de la culture et de la cantine pour terminer par le bar de l'hôtel et sa boutique de souvenirs. Aucune trace du projet et de mon double numérique. Je ne sais plus ce que je suis venu chercher. J'ai l'impression que je vais être prisonnier de cette ville sans avoir pu la découvrir. Frustré, je n'ai pas la tête à la visite et je suis bêtement le groupe. Arrivé à l'hôtel, je me pose dans un canapé près du bar en observant mes derniers compagnons de voyage quittant le hall pour rejoindre le bus. « Vodka ? » me lance alors le jeune barman. Je n'hésite pas une seconde.

Il y a deux types de chambre au *Tulpan Hôtel*. Les *renoved room* et les *Soviet Style room*. J'ai opté pour la deuxième catégorie et la définition n'a rien de mensonger. Linoléum rouge et orange au motif « mosaïque-écaille », tapisserie « baroque-floral », rideaux en velours beige-orangé, lit austère avec matelas à ressorts, table en formica, une armoire, une chaise. La minuscule salle d'eau n'offre guère plus de confort. La « douche » n'est qu'un bac exagérément haut sans pommeau. Juste l'évier. Me voilà installé dans cette cellule de trois mètres sur trois, tout s'annonce pour le moins authentique.

Je me couche dans mon lit. Je m'étais promis une évasion et me voici en cage. Le permis de sortie

s'appelle fusil et je n'en possède pas. Les barreaux s'appellent ours polaires. Tout mon séjour dépend de l'emploi du temps du guide Yuri.

## 25 septembre

Je profite de la matinée pour finir de déballer mes affaires. Je range dans l'armoire les nombreux livres que j'ai pris avec moi :

*Architecture et mode de vie*, Anatole Kopp

*Le Paysage & La Mémoire*, Simon Schama

*La Mémoire, L'Histoire, L'Oubli*, Paul Ricœur

*Pyramiden: Portrait d'une utopie abandonné*, Kjartan Flogstad

*Dans Les Forêts de Sibérie*, Sylvain Tesson

*Le Culte Moderne Des Monuments*, Aloïs Riegl

*Norilsk*, Caryl Férey

*URSS 1917-1978: la ville, l'architecture*, Jean-Louis Cohen

*Autobiographie scientifique*, Aldo Rossi

*L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, Sebastien Marot

*L'art de la mémoire*, Frances Yates

*Tubes : A journey to the center of internet*, Andrew Blum

*Dune*, Frank Herbert

Cela fait, je descends dans la salle à manger où je retrouve Yuri.

– Si j’ai bien compris tu n’as pas d’arme? Me demande-t-il. Nous sommes en fin de saison et je suis le seul guide sur place. Malheureusement j’ai pas mal de travail à faire donc je ne pourrai pas t’accompagner tous les jours. Aujourd’hui je ne peux pas. Demain, 9h dans le hall?

J’acquiesce et Yuri s’en va

Agacé de ne pas pouvoir sortir, je décide de me plonger dans l’histoire de la ville. La petite bibliothèque du bar possède en effet quelques livres sur ce sujet. La mine de Pyramiden est achetée aux suédois en 1926 et la mine de Barentsburg aux Néerlandais de la compagnie *Nespiko* en 1932 par *Arktikugol Trust*, une compagnie minière étatique russe. Mais l’URSS ne signera le traité qu’en 1935 et commencera à s’installer au Spitzberg qu’à l’aube de la Seconde guerre mondiale. Pour éviter que le charbon du Svalbard tombe en mains Nazies, les Britanniques détruiront toutes les installations minières de l’archipel. Après la guerre, *Arktikugol* avait champ libre pour reconstruire la ville à l’image de l’idéologie soviétique. La ville se développa ensuite par étape jusqu’à la chute de l’URSS. Ainsi, elle est équipée de logements confortables avec chauffage urbain, d’une cantine où les employés mangeaient

gratuitement, d'une école et d'un jardin d'enfant, d'un hôpital entièrement aménagé, de bars etc ... Mais surtout un programme culturel et sportif abondant avec patinoire, salles de sports, piscine, salle de danse, salle de musique, cinéma, théâtre, bibliothèque et bien plus encore ... Selon certains historiens, la ville était considérée comme une expression tardive de l'avant-gardisme soviétique. Pyramiden a compté à son apogée près de mille cinq cent habitants. Malheureusement, après la chute de l'Union soviétique, les financements publics s'interrompirent, et la mine, qui n'était plus rentable, a dû fermer ses portes. Ainsi, le 1<sup>er</sup> avril 1998, le dernier chariot de charbon sortit de la mine et la ville se vida de ses habitants.

Je mange le soir au restaurant de l'hôtel, histoire de marquer le coup. « Komplet menu ? » me demande la cuisinière vêtue de la tenue parfaite de *Shef-povar*, y compris une toque exagérément grande. Je lui réponds avec un vague « Da ! Da ! ». Mon niveau de russe est au même niveau que l'anglais du personnel de l'hôtel, c'est-à-dire proche du néant. Elle m'apporte alors une corbeille avec l'équivalent d'un pain entier, une assiette avec du salami russe, une salade et un poisson entier froid éclaboussé avec une sorte de crème citronnée. Si l'apparence n'est pas des plus gracieuses, ce plat a le mérite d'être savoureux et

nourrissant. La cuisinière m'amène alors le plat principale composé d'une galette de poisson et de patates. Après avoir encore dû me battre avec le dessert, je monte me coucher.



## 26 septembre

Aujourd'hui il fait doux. 6°C à l'extérieur mais toujours aucune trace du soleil depuis le début de mon séjour. Pas à cause de la nuit polaire qui ne commencera que fin octobre mais bien à cause de cette brume persistante qui plonge cette ville en dehors du temps. La perception de la réalité se brouille.

J'ai demandé à Yuri de me faire visiter la ville de l'extérieur comme premier jour de sortie. Pyramiden s'articule autour d'une rue principale qui se nomme улица 60летия Великого Октября, soit *La Rue du 60ème Anniversaire du Grand Octobre*.

Mais ici tout le monde l'appelait et l'appelle encore aujourd'hui, les *Champs-Élysées*.

La rue est large et bien aménagée, ses trottoirs sont bordés de plates-bandes et tout l'espace central est en gazon importé d'Ukraine ! La plus vaste pelouse de l'Arctique. Il m'explique que d'une part ce gazon était conforme à ce que consommaient les bovins venus du continent mais aussi que 80 % des

travailleurs venaient d'Ukraine et que sa couleur pouvait leur rappeler le *Mainland*. De chaque côté se dressent des petits immeubles fraîchement repeints dans un rouge vif. Yuri raconte qu'ils font partie des premiers logements construits ici, ils datent de 1947, juste après la guerre. Ceux-ci sont en bois, alors que la quasi-totalité des édifices de la ville sont en maçonnerie. La ville possédait même sa propre usine de fabrication de briques, mais les matériaux étaient bien entendu importés. Yuri me montre une barre de logement se trouvant juste derrière. Les briques de la façade changent de couleur après le rez-de-chaussée.

– En bas, les briques jaunes sont celles de Pyramiden. Ils n'avaient pas assez de briques locales pour terminer l'immeuble, ils l'ont donc terminé avec des briques importées, les rouges.

Au bout de la place principale se trouve le Palais de la culture et en face la *maison des Cris*. Cette barre de logements accueillait les familles avec enfants. Depuis, les cris des enfants ont été remplacés par celui des goélands qui ont colonisé toutes les embrasures des fenêtres. En cette fin de mois de septembre, une bonne partie des goélands ont décampé. Ils reviendront l'été prochain.

Je me demande pourquoi ils ont voulu construire une ville à un tel endroit ? De manière générale, les constructions dans des milieux extrêmes ne

cherchent jamais à former un ensemble cohérent et construit. Ce sont plutôt des critères pragmatiques qui règlent la construction de ces localités. Tandis qu'ici à Pyramiden, il existe un espace urbain, une recherche d'une qualité spatiale dans la disposition de la ville. Il y a donc une volonté politique de construire une ville et de s'affirmer en tant que telle. Mais pourquoi ?

Durant la Guerre froide, le Spitzberg était idéalement placé au cœur du conflit. Il y avait donc bien évidemment un intérêt géopolitique à être présent à cet endroit. Mais il doit y avoir quelque chose de plus fort, certainement un symbole idéologique. Je continue mes recherches. D'abord, le positionnement particulier de la ville durant la Guerre froide, c'est-à-dire le fait qu'une ville soviétique soit sur un territoire occidental, a joué un rôle. Cette cité a fait office d'avant-poste soviétique sur les « terres » de l'OTAN. Une vitrine de propagande qui voulait montrer au monde à quel point la ville soviétique était parfaite. Mais la thèse de la « boule à neige » est à relativiser. Si elle a joué un rôle, il ne faut pas oublier que Pyramiden est difficile d'accès et que son image ne touchait pas grand monde si ce n'est la maigre population des cités minières voisines, elles-mêmes éloignées du continent. Je plonge un peu plus loin dans l'idéologie communiste. Avec le

prolétariat industriel, les mineurs constituaient le noyau de la classe privilégiée autour de laquelle était construite l'Union soviétique. Un slogan courant dans les cités minières était « *Le charbon est le moteur du communisme* ». Et Pyramiden découle de ce mouvement avant-gardiste de réorganiser esthético-politiquement la société. C'est-à-dire de construire une ville qui organise la vie d'une société idéale, une utopie. Des qualités spatiales à l'image et à la hauteur du mineur, héros du communisme. On parle là d'un condensateur social, comme le définit en 1979 :

*« Un condensateur social c'était pour les constructivistes un bâtiment ou un ensemble architectural qui, par son agencement comme par ses formes contribuerait à la reconstruction du mode de vie, et à la formation progressive de cet homme nouveau: le citoyen libre, conscient et responsable de la société socialiste future. »<sup>7</sup>*

– Anatoll Kopp

Enfin, la dernière raison qui peut expliquer la qualité de la construction et de la vie à Pyramiden est beaucoup plus pragmatique ; il fallait un « plus » pour attirer les travailleurs là-haut. N'étant pas sur territoire soviétique, les villes minières du Svalbard ne pouvaient pas fonctionner avec de la main d'œuvre de « prisonniers ». Elles

ne pouvaient pas être des Goulag. Ils ont donc cherché à offrir une qualité de vie optimale et un salaire supérieur par rapport au continent afin qu'il soit attractif de travailler dans ce site qualifié de « difficile ». De plus la rudesse du climat a obligé les planificateurs à construire au-dessus des normes de construction habituelles.

Tout cela fait que Pyramiden a été conçue pour être une ville à part.



## 27 septembre

Cette nuit j'ai mal dormi. Les sifflements du vent à travers les interstices résonnaient dans toute la chambre. Ce chant strident semblait vouloir dire quelque chose dans un langage que je ne comprenais pas encore.

Yuri m'attend au restaurant de l'hôtel ce midi. La veille, il n'avait pas eu le temps – ni l'envie j'imagine – de m'en dire plus sur le projet de conservation de la mémoire. Il m'avait promis de manger avec moi à midi pour en parler. C'est donc un bortsch pour moi, et des *Russian pasta navy-style* pour lui. Je lance la discussion.

– Pourquoi ne pas directement envoyer les données à Pyramiden plutôt que de les stocker provisoirement à Longyearbyen et de les transporter par bateau ?

– D'abord il n'y a pas de connexion internet ici. La question s'est posée au moment où nous avons tiré le câble d'alimentation électrique entre la ville et la nouvelle centrale géothermique de Longyearbyen. Mais *Persistent Memory*

préférerait mettre en place un intranet déconnecté du web. Ils évitent de plus la maintenance d'un câble entre Longyearbyen et Pyramiden qui serait difficile à gérer pendant l'hiver. C'est aussi pour des questions de sécurité. Etant hors réseau, le risque de piratage est quasi nul.

– Et une fois que le *Langøysund* arrive ici, où vont les données ?

– Une fois le navire arrivé, on transfère les données dans des serveurs provisoires qui se trouvent à côté du port. On commence à accumuler les données à cet endroit avant de construire d'aménager la suite. À terme, les serveurs se trouveront dans les édifices de logements de la ville. Les données pourront circuler dans toute la ville dans des sortes de pipelines en béton et en bois qui font aussi office de trottoir. Tu as déjà dû les apercevoir. Ce système est présent dans toutes les villes de l'archipel pour la circulation des câbles et des tuyaux entre les bâtiments, le permafrost ne permettant pas de les enterrer. Du coup il suffit juste de rajouter des câbles dans ce système et le tour est joué.

– Et ensuite ? Il s'agit d'un cimetière numérique ?

– Oui en quelque sorte. Nous conservons la mémoire des gens, mais les données restent actives. L'idée est de pouvoir les exploiter, il



s'agit de maintenir toutes ces personnes en vue dans le sens où elles participent encore au présent, et en quelque sorte au futur ...

– Mais de quelle manière ?

– Je ne sais pas exactement, me répond Yuri. Je ne travaille pas directement pour le projet. Mais je sais qu'un nouveau bâtiment va se construire prochainement. Il servira à la consultation des données, à les traiter régulièrement, à faire le tri et des sélections sur des thèmes divers. Des historiens et des artistes travailleront avec cette matière brute.

– N'importe qui pourra consulter ces données ?

– Les données personnelles ne seront consultables que par les collaborateurs de *Persistent Memory* et par la famille proche. Du moins dans un premier temps. Par contre, n'importe qui pourra utiliser ici un moteur de recherche permettant de faire une sélection sur certains thèmes, sujets ou sur des questions d'une époque précise.

– C'est-à-dire ?

– Je te donne un exemple. Imagine dans cinquante, voir cent ans. Quand on aura accumulé des données numériques de milliers de personnes du monde entier. Tu pourras alors te demander: comment était perçu le métier d'architecte dans les années 2020 ? Quelles

étaient les préoccupations des jeunes en 2031 ? Quelles musiques écoutaient-ils ? Et tes petits enfants se demanderont peut-être comment tu vivais à ton époque ? Le système pourra alors te sortir une sélection de fragments de mémoire afin de te donner un aperçu venant de milliers de personnes différentes sur la question.

– C’est assez vertigineux !

– En effet ça peut faire peur. Mais imagine si on avait toujours eu ces données. Ne serais-tu pas curieux de savoir comment était la vie au Moyen-Age ? Comment tel ou tel sujet était ressenti dans la population ?

– Oui je suis d’accord que ça serait incroyable. Mais est-ce qu’on ne risque pas de toucher à notre vie privée ?

– Ne soyons pas dupe. Toutes nos données sont déjà utilisées par les grands groupes informatiques pour nous vendre des produits. Autant les exploiter à des fins utiles et de les mettre à l’abri ici.

– Puis-je voir le lieu où seront stockées mes données ?

– Je ne peux malheureusement pas te les montrer pour des raisons de sécurité. Mais je peux te faire visiter les édifices de la ville où elles seront potentiellement stockées dans l’avenir.

Yuri prend congé en me donnant rendez-vous le lendemain pour une sortie.

De retour dans ma chambre, le vent redouble. L'univers cogne contre ma fenêtre. Je protège mon refuge en obstruant les joints avec mes vêtements. Le souffle arrive du sud, il est sûrement déjà passé par Longyearbyen. Il faut plus de trois heures pour un homme sur un bateau pour parcourir cette distance. Moins d'une heure pour ce vent. Une donnée numérique arriverait quasiment instantanément si Pyramiden était reliée. Que signifie donc cette volonté de s'exclure du monde connecté ? Je comprends bien cette raison sécuritaire, mais je cherche une définition plus poétique à ce geste.

*« Les hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables. En général, on n'accède pas à un emplacement hétérotopique comme dans un moulin. [...] On ne peut y entrer qu'avec une certaine permission et une fois qu'on a accompli un certain nombre de gestes. Il y a même d'ailleurs des hétérotopies qui sont entièrement consacrées à ces activités de purification, purification mi-religieuse, mi-hygiénique comme dans les hammams des musulmans, ou bien purification en apparence purement hygiénique comme dans les saunas scandinaves. »<sup>8</sup>*

– Michel Foucault

Le *Langøysund* serait alors ce sas de décompression entre le monde connecté et cette utopie localisée qu'est Pyramiden. Durant ce long processus de trois heures, hommes et biens sont épurés par ces paysages. Le vent fouette, la brume pétrifie les visages et le chant de la mer nous transporte. Ce chemin de croix boréal, cette marche funéraire est une démarche nécessaire autant pour les hommes que pour les données afin d'isoler cette hétérotopie du monde de tous les jours. Sans cela, Pyramiden perdrait toute sa substance.

## 28 septembre

Aujourd'hui je retourne sur les bancs d'école. Yuri m'attend sur le perron de l'hôtel en fumant une cigarette. A ses pieds se tient une tulipe métallique, un clin d'œil au nom de l'hôtel. Sous ses airs de brute, Yuri est en fait quelqu'un de calme et d'attentionné. Il travaille depuis quelques années pour *Arktikugol* comme guide à Barentsburg et Pyramiden. On voit tout de suite l'attachement qu'il a pour cette ville. Ses yeux s'illuminent dès qu'il en parle. Nous nous rendons maintenant en direction de l'école qui borde les *Champs-Élysées*. Yuri m'explique que seul une centaine d'enfants ont vécu en même temps ici, quand la ville était à son apogée. Je me demande ce que peut représenter une enfance à mille kilomètres du pôle Nord.

Le bâtiment construit en 1987 remplace l'ancienne école qui se trouvait à côté du *Cultural Palace*. La façade en briques laisse apparaître entre les fenêtres des mosaïques de carrelage aux couleurs pastel. Une des rares fantaisies des édifices plutôt austères de Pyramiden. L'annexe de

l'école est un petit édifice d'un étage revêtu d'un appareillage de briques jaunâtres alterné par des motifs en briques rouges. Sa toiture inclinée en tôle métallique lui donne des airs de pavillon. Comme toutes les bâtisses du Svalbard, il est détaché du sol.

Nous pénétrons à l'intérieur du bâtiment principal à deux étages. Au rez-de-chaussée, les salles de classe sont dépouillées de tout meuble, de vie, de cris d'enfant. Il ne reste que quelques fragments par-ci par-là. Un tableau noir contre un mur. Une chaise. Des livres d'histoire. A l'étage par contre, tout est encore en place, ou presque. Des jouets destinés aux plus jeunes enfants attendent sur le sol l'arrivée d'une nouvelle génération d'élèves. Yuri m'explique qu'il a lui-même disposé le mobilier, les jouets, les livres de cours, les images d'une certaine manière afin de raconter une histoire. Il met en scène la mémoire, sans mots. Même si Pyramiden a survécu quelques années après la chute du *Bloc*, les globes, les cartes géographiques et les livres mentionnent toujours l'URSS. Je suis impressionné par le nombre de luminaires présents dans chaque salle. J'essaie de m'imaginer la vie scolaire pendant la longue nuit polaire. Yuri me raconte que les enfants n'avaient pas le droit de jouer dehors pendant cette période. L'on craignait qu'ils se perdent ou qu'ils se fassent

attaquer par un ours. Le mythe du grand méchant loup n'avait rien d'une légende ici. Sur les murs se côtoient héros de la conquête spatiale soviétique et personnages de Walt Disney. Comme si Pyramiden était au-dessus des guerres idéologiques.





## 29 septembre

Ma fenêtre donne normalement sur l'immeuble qu'on surnomme *London* dans lequel vivaient les hommes célibataires. Mais aujourd'hui je le distingue à peine. On y voit comme à travers une pelle. Ce filtre opaque renforce encore plus la solitude. Yuri ne peut pas m'accompagner dehors aujourd'hui et c'est finalement une bonne chose.

Quand je n'ai rien à faire chez moi, il peut m'arriver de me perdre des heures dans l'étendue de l'Internet. J'erre sans but. Je navigue d'un site à l'autre sans trop savoir ce que je cherche. Je me perds. Perdre c'est le mot qui définit bien cette situation. D'abord on peut y perdre son temps, sur une journée de vingt-quatre heures, sur une vie, il y aurait tellement mieux à faire. Comment envisager une future vie numérique ? Il faut le reconnaître, la bêtise qui plane dans les champs du *web* est d'une certaine distraction. Cherchons-nous consciemment ce divertissement ou est-il simplement omniprésent dans la toile ? Il y a aussi une définition spatiale au mot « perdre », se perdre.

La structure rhizomique d'Internet me téléporte presque instantanément d'un espace à un autre. D'une page à la suivante je peux parcourir des milliers de kilomètres. La promenade cyberspatiale des liens référencés est pratiquement sans limites. Il est aisé en quelques sauts de se retrouver dans des contrées étrangères. Difficilement identifiable, j'aime toujours spéculer sur la localisation d'une information que je suis en train de lire.

Pyramiden, 78°4' Nord. Pas d'Internet. Pas de réseau. L'univers se limite à ce que je vois. Cette chambre. Et mon imagination. Je me perds dans mon propre réseau interne. L'imagination n'est pas physique, elle n'a pas de bornes. On peut s'y égarer. Ne dit-on pas qu'on se perd dans nos pensées? Mais qu'est-ce que le web sinon d'autres pensées, d'autres esprits, une mémoire accessible par n'importe qui? Mon esprit ne se nourrit que de ma propre mémoire, mes souvenirs, des gens que j'ai rencontrés, des endroits que j'ai visités. Chaque événement de mon imagination est comme un fragment de mémoire passif mais je peux les assembler, les transformer indéfiniment, « activer » mon imagination. Le réservoir à fragments qu'est notre esprit est donc limité, mais pas l'imagination. Je ne peux pas inventer de nouveau fragment. Je ne peux pas imaginer une nouvelle couleur qui n'existe pas. Je ne peux pas imaginer un nouveau

son que je n'ai jamais entendu. Mais je peux utiliser tous mes fragments dans un ordre nouveau, dans une nouvelle combinaison imprévue. Comme un surréaliste, utiliser l' « *automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.* »<sup>9</sup> Si je repense à cette peinture de Salvador Dali *La Persistance de la mémoire*, plus connue sous *Les Montres molles*, celle-ci, aussi surprenante soit-elle, n'est qu'une composition de fragments réels. L'esprit de l'artiste à associer des fragments contradictoires dans une nouvelle réalité, un monde parallèle où les choses se déforment. Elles sont distordues dans l'espace et le temps.

Il y a peut-être un peu de ça dans *Persistent Memory*, coupé du monde, les fragments mémoriels peuvent constituer une nouvelle réalité, un imaginaire collectif.



## 30 septembre

J'ai déjà pu découvrir les édifices publics de la ville mais je n'ai pas encore eu l'occasion de voir les bâtiments de logements. Ce seront les premiers édifices utilisés pour l'installation des serveurs. Il y a donc de forte chance que mes propres données y seront stockées. Pour ce dernier jour du mois de septembre, Yuri me propose de commencer par le bâtiment des hommes célibataires. Ici on l'appelle London, pour les gentlemen, tandis que celui des femmes célibataires se nomme Paris.

– La légende veut qu'un tunnel rejoindrait les deux bâtiments comme les deux villes, me dit Yuri.

Ce bâtiment est de la même typologie que l'hôtel, lui aussi en briques sauf que la façade de celui-ci a été recouverte de bois. Toujours la même systématique: pilotis en béton, angles arrondis, cages d'escaliers en saillie. Nous entrons. Un long couloir central dessert des petites unités d'une ou deux chambres avec salle de bains mais sans cuisine. Les mineurs qui obtenaient un

contrat à Pyramiden étaient logés et nourris. Ils recevaient l'un de ces appartements, déjà meublés, et ne sortaient leur porte-monnaie que pour les consommations au bar. Je suis stupéfait par la variété de tapisseries différentes. Une véritable ode aux arts décoratifs. Un show-room de toutes les couleurs et tous les motifs imaginables. La plupart des meubles, bien que dégradés, sont toujours là. Des fournitures simples mais de qualité. Une atmosphère presque post-apocalyptique règne. Tout semble avoir été abandonné en catastrophe. Comme si personne n'avait eu le temps d'emporter quoi que ce soit. Ou comme si chaque personne qui vivait ici s'attendait à revenir bientôt. Partis pour des vacances qui se sont finalement éternisées. Les murs font offices de gardiens de la mémoire. Des photos de la vie passée ici, des posters d'athlètes soviétiques, des dessins, des cartes. On y retrouve souvent des représentations d'icônes capitalistes. Les voitures et les avions sont omniprésents. Bruce Springsteen et Les Beatles rencontrent Yuri Gargarine et Edouard Khil. Un jour aussi, ma mémoire côtoiera dans ces chambres celle de personnes venues d'autres horizons. Chaque mineur a pris possession de son espace pour créer son univers fantastique. Toute la période de la Guerre froide était une époque propice au rêve. La conquête spatiale, l'accessibilité à des nouveaux

biens de consommation, les nouveaux moyens de transport etc ... Aux murs sont aussi affichés des paquets de cigarettes et des emballages de plaques de chocolat. Les murs semblent me dire « regardez comme nous étions libre ici ! Nous pouvions fumer des cigarettes américaines et écouter les Rolling Stones ! » Je trouve un cintre fabriqué avec du fil de fer. Le nombre d'objets bricolés est impressionnant. Les habitants de Pyramiden étaient des as du bricolage. Il faut dire qu'ici, lorsqu'il manquait quelque chose, il fallait faire avec ce que l'on avait sous la main. Il fallait refabriquer, réinventer chaque chose. Ce qui explique aussi la décoration faite avec le « tout-venant ».

L'instauration d'une société sans classe sociale semble évidente dans ce genre de lieu. Le communisme a pu offrir un modèle égalitaire ici. Yuri me souligne même que, d'après lui et les quelques témoignages qu'il a pu recueillir, c'est probablement le seul endroit sur terre où le communisme soviétique aurait vraiment fonctionné. Chaque personne vivant à Pyramiden avait droit à la même chose. Je le ressens d'autant plus en me promenant de chambre en chambre dans les deux bâtiments pour célibataires. Toujours la même pièce, le même volume, la même lumière, les mêmes services. Un droit commun, une mémoire qui est partagée. Néanmoins,

même dans cette séquence strictement réglée de l'unité d'habitation, je perçois l'identité de chaque individu. Leur propre mémoire, leur mémoire individuelle. On donne à chacun le même espace dans lequel chaque individu peut exprimer sa propre identité par une accumulation d'*images*: mobilier, photographies, paquets de cigarettes aux murs, pages de magazines collées, papier peint, tapis ... Alors les limites de cet espace: murs, plafonds, sols seraient traitées à l'image de l'individu. Il existe selon moi deux types de représentations différents pour exprimer la mémoire collective et la mémoire individuelle. Une opération formelle et spatiale pour représenter la mémoire collective. Parce que d'abord cette mémoire peut se lire à travers des institutions, des monuments et des pratiques sociales et culturelles. C'est-à-dire l'attribution d'espaces identiques à Pyramiden par exemple. De plus la mémoire collective peut être aussi perçue comme la somme des mémoires individuelles (accumulation d'identités d'une chambre à l'autre). Tandis que la représentation de la mémoire individuelle serait de l'ordre de *l'image*, *l'image-objet* et *l'image-surface*.

Je ne sais pas encore où je vais avec cette hypothèse ... Mais une distinction claire entre ces deux mémoires et leur type de représentation



aiderait probablement les architectes de *Persistent Memory* à concevoir le nouveau bâtiment.



## 1<sup>er</sup> octobre

A Pyramiden, le temps ne s'écoule pas à la même vitesse que sur le continent. Ici tout est plus lent. Peut-être parce qu'en étant plus proche du pôle Nord la vitesse à laquelle je traverse l'univers est réduite ? Je ne vais pas me lancer dans la théorie de la relativité maintenant. C'est peut-être aussi le caractère fantomatique de la ville qui me fait ressentir cet effet d'une suspension du temps. Un temps qui n'était pas le mien ... Dans cette apathie quotidienne, j'apprends alors à savourer chaque seconde de chaque journée. Et le moindre événement insignifiant se transforme en un moment inoubliable. Aujourd'hui au programme de la lucarne: le passage d'un renard arctique vers les dix heures, le passage d'Igor avec son bus vers midi. Il repasse en début d'après-midi. Avant la tombée de la nuit, mon ami le renard refait une apparition entre les pilotis de l'immeuble d'en face.

Je troque ma lucarne contre une autre. Sans internet, les possibilités de mon ordinateur

semblent bien réduites. J'avais prévu avant mon départ de télécharger quelques films en prévision des soirées en solitaire. Je les avais sélectionnés consciemment, en espérant trouver quelques thèmes communs à cet endroit étrange qui semble sortir d'un film.

J'opte pour « *Kin-dza-dza !* »<sup>10</sup>, une comédie dystopique de science-fiction soviétique, datant de 1986. Ce film a été certainement projeté dans le cinéma de la ville lors de sa sortie. Il paraît que c'est un film culte, un *Star Wars* soviétique. Étrange de regarder cette contre-utopie de ce lieu qui a toujours rêvé d'être le contraire.

J'accompagne le film avec une conserve de boulettes de viande à la sauce tomate que je réchauffe au bain-marie grâce à ma bouilloire.

*Uncle Vova* et *Skripatch*, deux terriens, se retrouvent par mégarde sur la planète *Plouk* de la galaxie *Kin-dza-dza*. Ils découvrent alors un système social des plus arbitraires. Ce film est une satire qui se moque aussi bien du communisme, qui vivait alors ses dernières heures, que du capitalisme. Sorte de condensé des tares des deux systèmes réunis sur cette étrange planète où le seul moyen de s'échapper est de trouver une fusée interstellaire dont le carburant sont de simples allumettes (*Ké-Tsé* dans le langage de *Plouk*), le bien le plus précieux de la galaxie. A la fin du film,

les deux personnages réussissent à revenir sur terre. Ils reviennent exactement au même moment où ils avaient disparu. Comme si le temps c'était figé en leur absence. En sera-t-il de même à mon retour de la planète Pyramiden ? Vais-je trouver des Ké-Tsés pour alimenter les réservoirs du *Langøysund*?



## 2 octobre

Pyramiden fut construite pour l'exploitation du charbon. Il est donc naturel que j'aie exploré ses installations. Yuri, réglé comme une horloge, m'attend depuis cinq minutes sur le perron. « Toujours en retard » plaisante-il. Nous passons en série les différents équipements qui se trouvent en arrière-plan de la ville. L'administration de la mine est un bâtiment assez classique, en crépis blanc, partie centrale saillante avec l'entrée, toiture en pente. Il est très dégradé, en partie à cause de son absence de pilotis qui rend ses fondations instables. Il déteint complètement avec les autres bâtiments de la ville. Yuri m'explique qu'il a été rapidement abandonné au profit d'un nouvel édifice dans le style « local » avec ses fameuses briques. Le nouveau bâtiment administratif regroupe les bureaux de la mine et de la ville. « Et les quatre fenêtres avec les stores baissés que tu vois en hauts sont celle du bureau local du KGB » me dit Yuri. Et oui, les services secrets soviétiques gardaient un œil même ici. Nous poursuivons en

direction du funiculaire. On le voit de partout. Les deux lignes couvertes parallèles longent le flanc de la montagne jusqu'à atteindre la veine de charbon plus de 300 mètres plus haut. Une des lignes était pour les ouvriers, l'autre pour le charbon. Vers la fin de l'exploitation, une fois franchie l'entrée de la mine, il fallait près d'une heure supplémentaire de marche aux mineurs pour atteindre le gisement. Le même temps pour ramener le charbon qu'il fallait encore transporter en camion jusqu'au port. Les installations sont plus dégradées que le reste de la ville. Les édifices s'effritent, les bois pourrissent, et les tôles se détachent de leurs structures. On a l'impression que les bâtisseurs de l'époque ont construit ces installations de manière provisoire, comme s'ils savaient que ce n'était pas l'avenir de la ville.

Près du funiculaire, flanqués en bois blanc sur la montagne les mots MIRU MIR. Cela signifie « Peace to the world » m'indique Yuri.

Nous arrivons maintenant vers le bâtiment qu'on appelle le sauna. Juste en retrait de la rue principale, il servait de vestiaire et de laverie pour les mineurs. Ceux-ci arrivaient depuis la place en « civil », entraient par la petite porte, mettaient leur bleu de travail et empruntaient ensuite un passage couvert jusqu'au funiculaire. C'était comme un sas entre le monde souterrain et celui



de la surface. Ce qui fait que personne ne voyait jamais les mineurs en habits de travail. La mine était complètement dissociée de la ville, c'était un monde à part. Cela conforte mes premières impressions de cette cité ; la mine a peut-être été la raison de sa construction mais aujourd'hui la mine n'est plus et c'est bien de la ville en elle-même dont les hommes se souviendront.

Voyant mon intérêt grandissant pour cette ville, Yuri me propose de souper avec Igor, celui que tout le monde appelle Mayor of Pyramida. Il est l'un des premiers à être revenus après la fermeture de la mine. Il est en quelque sorte le gardien de la ville. Il a participé à la remise en état de l'hôtel et il connaît cet endroit comme sa poche. Mais surtout il a vécu et travaillé à Pyramiden au temps de sa splendeur. Igor commence à me raconter sa vie passée ici :

– C'est mon père qui est venu pour la première fois ici à Pyramiden. J'ai décidé de perpétuer ça et de travailler aussi comme mineur. Avant, au temps de l'URSS, c'était une profession valorisée. Ce fut donc un honneur pour moi d'avoir été engagé ici. J'ai commencé ma vie polaire en 1992 en quête d'une vie meilleure. Pyramiden était un village vivant. Je garde un bon souvenir de ces temps. On avait de tout ici. Car même si on était si loin dans le Nord, on avait des serres.

On cultivait des tomates, des pommes de terre et des concombres. On avait des fruits frais ! C'était quelque chose d'incroyable ! Il y avait aussi une exploitation avec des cochons, des poules etc ... Il faut dire qu'on se devait d'être autonome. Pendant de nombreux mois, la glace nous emprisonnait et nous laissait isolé face à notre destin. Seul l'hélicoptère pouvait nous ravitailler. On était loin de tout mais il y avait toujours quelque chose à faire. En hiver, après le travail, on pouvait rester des heures à jouer au hockey. Il y avait aussi les compétitions contre Barentsburg et Longyearbyen. On perdait toujours les courses de ski mais on gagnait la plupart du temps les matchs de football. Mais ce qui me manque le plus ce sont les soirées à la maison de la culture. Presque tous les habitants y participaient. Beaucoup d'entre nous jouaient d'un instrument. On improvisait des chants, les gens se donnaient en spectacle. On avait le sentiment d'un bonheur absolu. Comme si rien ne pouvait plus nous arriver ici. Malheureusement arriva le 29 août 1996. Un Tupolev affrété par *Arktikugol* en provenance de Moscou s'écrasa à l'atterrissage à Longyearbyen. Aucun des cent quarante et un passagers n'a survécu. Tous des mineurs de Pyramiden et Barentsburg et leur entourage. Ce fut une terrible tragédie pour nous

tous. Des amis à moi étaient dans cet appareil. Nous étions tous réunis à l'héliport pour les accueillir, c'était la tradition. On a tout de suite été informé grâce à la liaison radio. Personne ne comprenait. Personne ne voulait comprendre ce qui se passait. Cette tragédie a précipité la fermeture de la mine. J'ai décidé d'abandonner le travail de mineur et je suis retourné vivre à *Murmansk*. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de revenir. Il y a trop de souvenirs ici. C'est ma ville et je ne me vois pas l'abandonner.

Ce témoignage d'Igor m'a beaucoup touché. Saisir ces quelques lignes en les rédigeant dans mon carnet c'est, comme l'explique Paul Ricoeur, la naissance de l'archive ! C'est le moment du témoignage reçu par un autre : *« ce moment est celui où les choses dites basculent du champ de l'oralité dans celui de l'écriture, que l'histoire ne quittera désormais plus. »*<sup>11</sup> La mémoire déclarative de Yuri s'extériorise par son témoignage, elle se fixe par l'expression orale de son discours dans un support matériel que je rédige. Mais : *« passée la porte des archives, le témoignage entre dans la zone critique où il est non seulement soumis à la confrontation sévère entre témoignages concurrents, mais absorbé dans une masse de documents qui ne sont pas tous des témoignages. »*<sup>12</sup> il ajoute que se posera

alors la question de: « *la validité de la preuve documentaire, première composante de la preuve en Histoire* »<sup>13</sup> et que: « *L'archive se présente ainsi comme un lieu physique qui abrite le destin de cette sorte de trace que nous avons soigneusement distinguée de la trace cérébrale et de la trace affective, à savoir la trace documentaire.* »<sup>14</sup> Loin de moi la prétention de pouvoir en distinguer les subtilités pour en faire une preuve documentaire. Moi-même étant sensible au lieu et à l'expression de son visage, j'ai plutôt tendance à en percevoir la trace affective de son récit. Que serais-je parmi les milliers de témoignage de *Persistent Memory*? Quelles formes de certification et d'accréditation peuvent élaborer la preuve documentaire de cette collecte de témoignages? En est-ce vraiment l'objectif? J'en sais encore peu sur ce qui motive ce projet mais, pour moi, si l'importation de sa vie numérique est la nouvelle façon de témoigner (le témoignage dont parle Paul Ricoeur, celui qui fait naître l'archive, qui assure la continuité du passage de la mémoire à l'histoire), alors *Persistent Memory* a dans ses serveurs la masse brute de l'histoire à venir.

## 3 octobre

Un bâtiment symbolise la vie collective de Pyramiden: la cantine. Sans cuisine, tous les habitants de la ville se retrouvaient dans cette grande salle pour y prendre leur repas ou simplement passer du bon temps. Il s'agit de l'un des premiers édifices publics de la ville et son aspect est très différent des autres bâtiments plus tardifs en briques apparentes. Sa façade en maçonnerie, recouverte de crépi bleu clair, est rigoureuse. Des vitrines disposées de part et d'autre de l'entrée signalaient le film et le spectacle du jour à la grande salle. A l'étage, des pilastres sont disposés de chaque côté des grandes ouvertures qui annoncent la présence de la salle à manger derrière, tel un piano nobile.

Le sol du hall d'entrée est formé d'un carrelage dans les tons ocres. Un trompe l'œil de marbre vert couvre les murs et les piliers. Sur chaque pilier se dessine une silhouette d'un ours blanc en relief. Sous l'escalier menant à l'étage une fresque représente une forêt au printemps avec sa rivière et son pont. Nous poursuivons à l'étage dans la grande

salle du réfectoire. Le parquet en bois massif fait ton avec les boiseries du mur qui soutiennent des rectangles de tissus au motifs floraux. Le haut plafond est parsemé de moulures. Trois lustres sont suspendus. Une grande mosaïque au-dessus de l'escalier évoque le grand Nord ; des ours blancs et les premiers explorateurs du Spitzberg. Les comptoirs, où la nourriture était servie, sont en menuiserie et se terminent de part et d'autre par de grands piliers en bois surmontés d'une sculpture en forme d'ananas. Une belle salle pour les dirigeants du parti serait-on tenté de croire. Mais il s'agit bien d'une cafeteria destinée à offrir des repas chauds à des mineurs. Quelle autre société offrirait de tel services à une classe considérée en occident comme « basse » ? J'imagine l'effervescence qu'il devait y avoir dans cette salle. Les familles qui mangeaient à une table, les travailleurs qui s'accordaient une partie de cartes à une autre. Les serveuses faisant des allers-retours avec les cuisines. Ici tout le monde trouve sa place.

Les cuisines ont des allures de cathédrale. Pas de rationalité ici, les espaces sont généreux, plafond à double hauteur. Tout l'appareillage est encore là dont d'énormes cuves tout droit sorties de la science-fiction. L'horloge s'est arrêtée à 5 h 12. On ne faisait que la production dans cet édifice. Le stockage, lui, était entreposé dans des

bâtiments annexes. La halle aux légumes, la serre (aujourd'hui disparue), la chambre froide, les étables pour les animaux. Il fallait bien cela pour tenir six mois sans ravitaillement. C'est quelque chose de presque inconcevable aujourd'hui. J'ai déjà de la peine à prévoir mon planning des repas et besoins pour une semaine, alors pour la moitié de l'année je n'ose même pas l'imaginer ... On vit dans une société où tout va très vite. Trop vite. J'ai besoin de quelque chose, je l'obtiens de suite. Devoir se contenter de ce qu'on a, voilà une leçon de Pyramiden.





## 4 octobre

Je chausse mes bottes et je retrouve Yuri devant le portique de l'hôtel. Nous marchons en direction de la piscine et je profite de discuter avec lui du projet *Persistent Memory*. Je lui demande comment le projet prendra place dans la ville, si c'est un bon avenir pour elle.

– Oui, c'est positif pour la ville. Mais, je me pose quand même de nombreuses questions, comme toi. C'est une bonne chose car *Arktikugol* n'avait plus les moyens d'entretenir la ville. Depuis la chute de l'URSS, il n'y a pratiquement plus de subventions. La ville se conserve relativement bien avec le froid, il n'y a presque aucune plantes ou moisissures qui poussent ici. Le gros problème c'est l'eau. D'un côté avec l'étanchéité des toitures, de l'autre la rivière qui a été artificiellement déviée pour construire la ville. Sans les digues, l'eau traverse toute la rue principale et s'engouffre sous les édifices. Et entretenir cette rivière demande un travail de titan. C'est d'ailleurs ce que fait Igor

pratiquement tous les jours. Nous avons tenté de se reconvertir dans le tourisme pour dégager quelques fonds et diversifier nos activités. Mais l'éloignement et la difficulté d'accès font que cela reste un marché de niche. Et la plupart des touristes ne sont de passage que pour une heure ou deux, il est rare qu'ils dorment à l'hôtel. Tu as pu le constater par toi-même. Donc l'arrivée de *Persistent Memory* permettra de conserver la plupart des bâtiments puisqu'ils les utiliseront pour stocker les données.

– Du coup *Persistent Memory* a racheté la ville ? je demande.

– Pas exactement. La société *Persistent Memory* a un droit sur le bâti de la ville. Mais *Arktikugol* conserve l'hôtel, les garages pour l'entretien extérieur de la ville dont nous sommes toujours responsables, mais nous recevons désormais des fonds de cette société pour le faire. Ce qui compte, c'est que nous avons toujours notre mot à dire sur tout ce qui touche au patrimoine de la ville. De plus les bâtiments publics doivent rester accessibles, comme dans l'idéologie de Pyramiden.

– Penses-tu que la ville est prête à accueillir toutes ces personnes numériques ?

– Difficile à dire, je n'ai pas de réponse pour l'instant. J'ai de la peine à m'imaginer ce que

cela va représenter, la mémoire des milliers de personnes du monde entier dans ce lieu, tout cela sous le regard du buste de Lénine. Est-ce qu'on n'est pas en train de tuer l'âme de la ville ?

Nous laissons cette question en suspens et nous montons les marches menant à l'entrée de la piscine. Une fois passé le sas d'entrée, nous pénétrons dans un grand hall. Au sol, la mosaïque indique 1987. Un imposant escalier aux mains-courantes ornementées en bois massifs mène à l'étage. Au rez-de-chaussée se trouve une salle de sports où les derniers utilisateurs ont oublié leur balle et leur filet de volley-ball en place. Cette salle en double hauteur est peinte dans un turquoise pastel qui se marie parfaitement avec le parquet coloré en vert. La peinture est un peu écaillée mais un simple rafraichissement permettrait de remettre ce bel espace en état.

Même la cage d'escaliers de secours est raffinée dans cet édifice. Les murs en vert sauge, les marches toutes revêtues de rouge bismarck et de blanc. Les ferronneries des garde-corps sont travaillées en motifs. Nous découvrons la piscine. Demi bassin olympique, quatre lignes de nage. Les flotteurs de séparations pendent en attendant le retour de l'eau. Tout ce vaste espace est enveloppé par du carrelage aux couleurs pastel et sobres. Les radiateurs et gaines de ventilations sont camouflés par des

caissons en bois aux motifs floraux sculptés. Une tribune en menuiserie permettait d'accueillir le public lors de compétitions de natation. Le podium des champions attend d'ailleurs au fond du bassin. Le toit du bâtiment est légèrement en pente, structure apparente. De grandes doubles poutres en bois soutiennent le plafond à intervalle régulier. Des plus petites poutres contreventent l'édifice en zigzag. Puis lattages, remplissages et grilles en bois travaillent pour soutenir le toit et absorber les sons.

« On espère qu'un jour, l'énergie dégagée par les serveurs de *Persistent Memory* servira à chauffer l'eau des bassins », me dit Yuri. J'imagine ces futurs visiteurs se baignant dans cette piscine tempérée grâce à mon double numérique et celui de mes compagnons de fortune.

Nous terminons par la pataugeoire qui se trouve dans une autre salle, à un demi-étage inférieur. Une verrière aux rectangles colorés, tel une œuvre de Mondrian sépare ce petit bassin du hall d'entrée. « Imagine entendre les enfants jouer quand tu entres par la porte principale », me dit Yuri. Une baie vitrée donne sur la *Rue du 60ème Anniversaire du Grand Octobre*. Lénine, fixant le glacier, semble imperturbable. Pendant cette visite, j'étais complètement déconnecté de Pyramiden. Cet édifice est digne des plus grandes villes. Il

est d'un raffinement, d'une telle qualité. J'ai de la peine à m'imaginer que je viens de visiter la piscine la plus au nord du monde, conçue pour soulager dans de l'eau salée la peine de quelques mineurs. Mais ici, ces mineurs étaient des héros et l'architecture était à leur service pour les élever au rang de surhomme soviétique.



## 5 octobre

Mes pensées sont la seule chose qui brisent l'ennui de mes journées. Il faut savoir rêver pour rompre la monotonie de mes heures passées en cage. Mais je ne suis pas décidé à rester enfermé dans ma chambre alors je commence ma journée avec un café sur le perron de l'hôtel. Mon dieu que c'est silencieux. Je m'accoude à la rambarde et observe la ville en retrait. Le contraste entre ce silence et les formes si fortes de cette ville m'encourage à me perdre dans mes pensées. Autour de moi, il y a cette ville chargée de souvenirs mais qui, sur l'horloge de l'histoire de l'Homme ne signifie qu'une fraction de seconde. Et sous moi, j'imagine circuler, dans les installations techniques hors-sol de la ville, le flux de mémoire de *Persistent Memory*. Cette accumulation de mémoire se disposant par couche, les témoignages se superposant les uns sur les autres dans une batterie de serveur. « L'idée de constituer un espace de tous les temps, comme si cet espace pouvait être lui-même définitivement hors du temps ». J'ai devant moi une problématique

semblable. Une ville presque monocouche, hors du temps, dans laquelle on entasse une infinité de mémoire brut, un espace de tous les temps. Cet espace c'est cette ville du dedans, la ville cyberspatial de *Persistent Memory*.

J'ai souvent fantasmé sur *l'être psychique* décrit par Freud pour définir la psychanalyse. Je sors de mon sac, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture* de Sébastien Marot et l'ouvre à la page 40. Il nous explique d'abord que Freud évoque tour à tour les phases anciennes de la ville telle que les historiens nous ont appris à la lire « *la Roma quadrata originelle, celle du septimonium, celle de l'enceinte de Servius, puis d'Aurelien, etc.* »<sup>15</sup> Puis, il nous invite à se demander ce qu'un visiteur, qui connaîtrait parfaitement l'Histoire de la ville pourrait, sur place, retrouver chacun de ces stades reculés. Marot et Freud affirment les deux que ce visiteur, même en connaissant l'emplacement précis d'un temple d'une époque donnée, n'en retrouverait que des ruines. Et pas ses propres ruines, mais celles d'une construction ultérieure, d'un autre édifice se trouvant entre le temps du visiteur et celui du temple. Marot explique que : « *Le mode de conservation du passé dont elle témoigne, et qui permet les formes de reconstruction mentale ou de reconstitution archéologique partielles, reste toujours discontinu, lacunaire et fragmentaire* »<sup>16</sup>.



C'est pourquoi Freud, pour mettre en exergue l'être psychique, nous propose de lire cette ville dans toute l'épaisseur de son temps en y ajoutant par « fantaisie » la quatrième dimension :

*« Faisons maintenant l'hypothèse fantastique que Rome n'est pas un lieu d'habitations humaines, mais un être psychique, qui a un passé pareillement long et riche en substance et dans lequel donc rien de ce qui s'est une fois produit n'a disparu, dans lequel, à côté de la dernière phase de développement, subsistent encore également toutes les phases antérieures. Cela signifierait donc pour Rome que sur le Palatin les palais impériaux et le Septimonium de Septime Sévère s'élèvent encore à leur hauteur ancienne, que le château Saint-Ange porte encore sur ses créneaux les belles statues dont il était orné jusqu'au siège des Goths, etc. Mais davantage encore : à l'emplacement du Palazzo Caffarelli se dresserait de nouveau, sans qu'on ait besoin de raser cet édifice, le temple de Jupiter Capitolin et celui-ci d'ailleurs, pas seulement sous sa figure dernière, comme le voyaient les Romains de la période impériale, mais aussi sous sa toute première figure, alors qu'il offrait encore des formes étrusques et était paré d'antéfixes en terre cuite. Là où maintenant se dresse le Colisée, nous pourrions*

*admirer aussi la Domus aurea de Néron, qui a disparu; sur la place du Panthéon nous ne trouverions pas seulement le Panthéon actuel, tel qu'il nous fut légué par Hadrien, mais aussi sur le même terrain la construction originelle de M. Agrippa; bien plus, le même sol porterait l'église Maria sopra Minerva et l'ancien temple par-dessus lequel elle est construite. Et alors, il suffirait peut-être à l'observateur de changer la direction de son regard ou la place qu'il occupe pour faire surgir l'une ou l'autre de ces vues. »<sup>17</sup>*

Détruisant lui-même un tel modèle en affirmant qu'il nous conduirait « à de l'irreprésentable, voire à de l'absurde »<sup>18</sup> c'est néanmoins le genre d'accumulation que l'on peut espérer dans le projet de *Persistent Memory*, lui, tout à fait capable de conserver les traces à travers le temps.

Nous avons non pas un être d'habitation humaine, ni un être psychique mais un être numérique qui sommeille dans *Persistent Memory*. Il y a d'abord un espace vierge, les serveurs de *Persistent Memory*, dans lesquels se déversent, dans le temps, la mémoire numérique des *WITS*. Nous avons parlé de ce geste d'importation, par les utilisateurs du programme, comme un témoignage qui constituerait l'archive. « Une sorte d'archive générale où seraient enfermés dans un lieu tous les temps, toutes les époques, toutes les formes,

*tous les goûts* »<sup>19</sup> pour reprendre l'hétérochronie foucauldienne. Dans cinquante, cent, deux cents ans *Persistent Memory* aura d'une part la mémoire individuelle de millions de *WITS*, clairement identifiables et accessible à la consultation. Mais d'autre part, et c'est là d'après moi l'ambition du projet, un accès à un modèle dynamique de la mémoire dans l'espace et dans le temps. Par une gestion ordonnée de l'information dans le système numérique, *Persistent Memory* accède aux états antérieurs de la mémoire collective. Ce ne serait alors pas un lieu exposant simultanément tous les temps mais un lieu où une circulation dans l'épaisseur temporelle du tissu resterait possible.



## 6 octobre

Aujourd'hui je n'ai pas la foi. Dehors: tempête et -6°C au thermomètre. Le vent ne cesse de faire vibrer ma fenêtre.

Le soleil se lève à 8h25.

Il y a trente-six fenêtres sur la façade de *London*, sans compter celles de la cage d'escalier.

A midi je tente le *Brun Lapskau*. Ce met consiste en une bouillie de légumes et d'une viande indéfinissable, le tout noyé dans une sauce insipide. Un délice ...

La femme de ménage nettoie la salle à manger tous les trois jours.

La tempête se calme.

Il y a sept sortes de vodka différentes au bar.

Au cours de l'après-midi, un hélicoptère d'*Arktikugol*, un *Mi-8* de fabrication russe, s'est posé dans l'héliport. Il est reparti avant la nuit.

Le soleil se couche à 17 h 01.

Je me fais une tasse de *Earl Grey* accompagnée de petits beurres.

Voilà les constatations de la journée.



## 7 octobre

J'avais convenu avec Yuri de monter au mont Pyramiden aujourd'hui. Mais le temps en a décidé autrement. Coupé du monde, il est impossible d'avoir des prévisions météo et de planifier ses journées. Ici c'est le climat qui décide et on s'adapte. Nous optons du coup pour le Cultural Palace. L'édifice se trouve au bout de la Rue des *Champs-Elysées*, juste derrière le buste de Lénine. On aperçoit sa façade de loin. Elle est résolument moderne avec ses pilotis, son remplissage en briques rouges, ses fenêtres en bandeaux, sa baie vitrée avec la structure en retrait. Sa grande corniche en béton projeté lui donne des airs de parlement de *Chandigarh*. Une rampe d'escalier mène à une excroissance au milieu de la façade. Un sas en bois rouge, où se dresse une horloge numérique qui devait indiquer l'heure pour toute la place, fait office d'entrée. Nous pénétrons à l'intérieur. Un grand hall à double hauteur avec coursives sépare l'édifice en deux parties. Les grandes ouvertures illuminent le lieu tandis que la transparence des

salles d'en face permet à l'espace d'être traversant et d'offrir une vue sur le paysage. Alors que les murs sont peints dans des tons modernes, comme la terre de Sienne, les colonnes, têtes de dalles et poutres sont emballées dans des boiseries imitation brique au goût douteux. Dommage que les Russes soient obligés de toujours rajouter le détail de trop !

Cet édifice est la quintessence du programme socio-culturel de Pyramiden. Nous commençons par la grande salle de spectacle de trois cents places. Elle est aujourd'hui plongée dans le noir mais j'imagine volontiers les soirées qui ont dû s'y dérouler. Le piano à queue de la scène attend simplement le prochain concert tandis que des décors de théâtre patientent là depuis la dernière représentation. Nous poursuivons la visite. La bibliothèque est vide de tout ouvrage. Ils ont été déplacés à Barentsburg me dit Yuri. Il y avait ici plus de dix mille livres et vinyles disponibles. A côté se trouve une salle de musique avec de nombreux instruments ainsi qu'une pièce pour la pratique de la danse classique. Tout est encore en excellent état à l'image de la grande salle de gym en parquet peint où une balle attend le prochain tournoi de basketball. Nous terminons par la chambre de projection de la salle de spectacle. Deux grands projecteurs sont là ainsi que des



centaines de bobines de films et leurs boîtes métalliques. Contrairement au film argentique pour la photographie, les films cinématographiques 35 mm ont une durée de vie de plus de cent ans.

J'aime cette sorte de paradoxe qui veut souvent, pour la conservation de données, que les technologies considérées comme obsolètes sont plus pérennes. Pour quel support opéra alors le projet de *Persistent Memory* afin de conserver les millions de données à travers les âges ? Les serveurs ne sont pas à l'abri d'une panne ou d'une défaillance. Je pose alors la question à Yuri :

– Il y aura deux types de stockage. Durant le vivant de la personne, ses données personnelles seront stockées dans des serveurs « actifs ». Ensuite, une fois la personne décédée et toutes ses informations accumulées, on les gravera sur un support durable et figé. À l'image de la bobine de film. Il ne sera alors plus possible de modifier les informations, mais uniquement de les lire. Ce qui les protégera et permettra de les conserver à très long terme.

– Chaque personne aura sa « bobine » ?

– Oui il y aura une sauvegarde par personne. Mais ces « tombes numériques » seront toutes connectées ensemble pour servir la mémoire collective, comme je te l'ai déjà expliqué l'autre

- jour au restaurant. Toi aussi, un jour tu finiras dans une bobine !
- Alors j'espère qu'elle sera belle, lui dis-je en rigolant. Ces tombes seront-elles anonymes ?
- J'ai moi-même posé la question à un des employés de *Persistent Memory* et il m'a répondu que la « bobine » serait tout de même personnalisée. Il n'en était pas certain mais il m'a dit qu'elle serait ornementée non pas d'une plaquette avec le nom de la personne comme une épitaphe, mais simplement d'un portrait du défunt, gravé sur une plaque, avec un code d'immatriculation.

Je pense immédiatement à Jochen Gerz, cet artiste allemand, et à son exposition *Les Témoins* à Arles en 1998. Lui aussi avait utilisé ce « vieux dispositif », comme il l'appelle, du photo/texte. Le texte était un petit témoignage d'une ou deux phrases inscrit en grandes lettres juste en dessous d'un portrait du témoin. Gerz cherchait à mettre en avant la valeur du témoin dans l'histoire tout en soulignant ce moment « où les choses dites basculent du champ de l'oralité dans celui de l'écriture » que j'avais développé avec Paul Ricoeur.

## 8 octobre

Aujourd'hui la météo est plus clémente. Pour dire, il y a même des rayons de soleil qui parviennent à percer l'épaisse couche de nuages. Avec Yuri, nous décidons donc de tenter la montée au Mont Pyramiden. Nous nous rendons à l'est de la ville pour emprunter un chemin longeant le fjord avant de bifurquer sur une route serpentant sur une face de la montagne. La route s'évanouit au milieu de nulle part et la fin de l'ascension se fait hors des sentiers battus. Heureusement Yuri m'a prêté des chaussures de marche pour remplacer les miennes qui arrivent à bout de souffle. Plus on se rapproche du sommet, plus la pente devient raide. Chaque pas est une haute lutte. Le dernier bout est le plus difficile et dangereux. Mais ce dernier effort vaut la peine. La vue est sublime. La baie de *Petuniabukta* et ses plaines marécageuses, *Adolfbukta* et le glacier de *Nordenskiöldbreen* que j'ai vu le premier jour, une partie du *Billefjorden* avec toutes les montagnes qui l'accompagnent.

La vue plongeante sur Pyramiden permet de la saisir dans son ensemble. On peut embrasser d'un coup d'œil les limites de la ville. Les rares routes quittant la ville s'éloignent d'à peine quelques kilomètre avant de s'arrêter. Cette cité est totalement isolée et les rares liens avec d'autres civilisations, voie maritime ou voie aérienne, ne sont pas visible sur le territoire. Comme une colonie spatiale dont le vaisseau a déjà laissé ses occupants à leur sort.

Pas de vent au sommet, nous en profitons pour utiliser mon réchaud à essence pour faire chauffer de l'eau. J'utilise ce temps de cuisson pour retourner dans mes réflexions. J'apprends la contemplation. Je laisse le paysage me guider dans mes pensées. Cette nature qui me paraît inviolée. Le paysage, œuvre de l'esprit comme disait Simon Schama dans *Le Paysage Et La Mémoire*. J'ai pris ce livre avec moi: « *Son décor se construit tout autant à partir des strates de la mémoire que de celles des rochers.* »<sup>20</sup> La perception de la nature est liée à notre bagage culturel, à notre mémoire. Simon Schama prend un exemple parlant, celui du Parc Yosemite dans l'Ouest Américain. Ce lieu considéré comme sanctuaire naturel essentiel à cette nation: « *Il n'est que de prendre le premier et le plus connu des édens américains, Yosemite. Aujourd'hui que le parking est presque aussi grand*

que le parc et que les ours viennent marauder dans les cartons des McDonald's, nous nous obstinons à imaginer Yosemite comme Albert Bierstadt l'a peint et comme Carleton Watkins et Ansel Adams l'ont photographié : vide de toute présence humaine. Or justement, l'identifier – sans parler de le photographe – implique notre présence et, avec celle-ci, le poids du bagage culturel que nous charrions. »<sup>21</sup> Le Svalbard n'a pas échappé à cela. Déjà dès le début du xvii<sup>e</sup> avec la chasse à la baleine. J'ai trouvé l'autre jour dans un livre de la salle à manger une illustration d'une peinture représentant la station baleinière de *Smeerenburg*, littéralement *la ville de la graisse*. On y voit des carcasses de baleines échouées sur la plage, des fourneaux crachant une épaisse fumée pour chauffer l'huile de baleine. Pourtant, les récits de ces chasseurs évoqueront une nature intacte et puissante, des bancs de phoques s'attardant sur les rivages. Mais nullement ce carnage. Moi-même en arrivant au Spitzberg, j'avais déjà en tête un inventaire d'images de ce qui pouvait m'attendre. Des photographies surtout. Montrant des paysages sublimes, une nature immaculée où les ours sont rois. Je vois aussi les peintures de Gerhard Richter, comme *Eisberg*. Une nature si tranquille, presque brumeuse. On est bien loin de l'industrialisation résultante de l'exploitation des mines. L'homme a

tendance à se projeter directement dans le paysage sublime sans prendre du recul et considérer ce qui se passe hors-champ. D'où vient cette fascination pour ces montagnes, ces glaciers que je vois au loin ? Finalement ce ne sont que de la glace et des cailloux. L'esprit transcende le moindre fait matériel en une expérience spirituelle et émotionnelle puissante. Les paysages les plus « purs » du point de vue de notre esprit impliquent une occupation humaine, une présence de la mémoire: « *Il n'y a rien de condamnable en soi à cette occupation. Les paysages que nous croyons les plus exempts d'intervention culturelle se révèlent parfois à la réflexion ceux qui en sont le produit.* »<sup>22</sup> Doit-on se sentir coupable de cette présence ? Est-ce que ce lieu où je suis n'aurait-il jamais dû être découvert ? Que jamais un seul homme puisse témoigner de ces tapis de neige satinés, de ces gerbes de nuages suspendus aux lèvres de ces montagnes aux pieds plongés dans les méandres de la mer d'émeraude ? Ma description n'a rien de naturelle, elle n'est que l'œuvre de mon esprit. Et l'esprit fait toute la différence entre la substance brute et le paysage.

L'eau bouillante me sort de mes réflexions. Chili con carne lyophilisé au menu ; une bonne surprise finalement. La descente est plus périlleuse. Yuri, avec son lourd fusil dans le dos et sa ceinture de munitions, semble lui se promener avec aisance.

L'ombre descend des montagnes et plonge la ville dans la nuit.

De retour dans ma cellule de brique et de bois. Par la vitre, je distingue encore la masse des sommets sombres dans les ténèbres. Je reprends ma méditation sur le paysage et la mémoire. Est-ce pareil avec l'architecture et la ville ? Suis-je aussi influencé par la mémoire quand je regarde Pyramiden ? Finalement, cette ville n'est que briques, planches de bois, poutres métalliques mises ensemble. Certes, la ville a une qualité urbanistique indéniable et possède des édifices qualifiables, mais comme beaucoup d'autres villes. N'est-ce pas finalement tout le contexte qui fait de cet endroit une place extraordinaire ? Si je pense déjà au paysage dans lequel la ville s'implante, paysage déjà chargé d'histoire comme évoqué avant, celui-ci rendrait n'importe quelle œuvre de l'homme particulière. De plus, Pyramiden a une histoire. Ce n'est pas n'importe quelle ville. Elle a servi d'exemple, un modèle de la vie socialiste. Elle a accueilli des générations de personnes qui ont toutes laissé une trace dans ce lieu. Chaque personne visitant cette ville aujourd'hui a conscience du passé. Comme pour le visiteur de Yosemite, l'aventurier venant à Pyramiden a un bagage culturel qui change sa perception. Ainsi, comme la montagne, ce complexe de briques et de

bois devient une expérience extraordinaire par la force de l'esprit.



## 9 octobre

Il est 10 heures et je lis ce passage de Frances Yates:

*« Peu de gens savent que les Grecs, parmi les nombreux arts qu'ils ont inventés, ont inventé un art de la mémoire qui, comme les autres, fut transmis à Rome d'où il passa dans la tradition européenne. Cet art vise à permettre la mémorisation grâce à une technique des lieux et d'image impressionnant la mémoire. On le considère d'habitude comme une mnémotechnique, science qui aujourd'hui passe pour une branche relativement secondaire de l'activité humaine. Mais avant l'invention de l'imprimerie, il était d'une importance capitale d'avoir une mémoire bien exercée ; et la manipulation des images dans la mémoire doit toujours, dans une certaine mesure, impliquer l'ensemble de la psyché. »<sup>23</sup>*

Ces quelques lignes dans l'art de la mémoire, m'ont fait réaliser combien pour moi il avait

toujours été difficile de me rappeler ou de décrire l'un de mes souvenirs. Sans m'appuyer sur ce que j'avais pu écrire sur un bout de papier ou de montrer quelques photos d'un voyage par exemple. J'aime me dire pendant un moment que la ville de Pyramiden peut m'aider à construire l'environnement spatial d'un souvenir. Cet ars memoria s'explique en quelques points :

*« Le premier pas consistait à imprimer dans la mémoire une série de « loci », de lieux. Le type le plus commun, sinon le seul, de système mnémonique de lieux était le type architectural. C'est Quintilien qui donne la description la plus claire du procédé. Pour former une série de lieux dans la mémoire, il faut, dit-il, se rappeler un bâtiment, aussi spacieux et varié que possible, avec l'atrium, la salle de séjour, les chambres à coucher, les salons sans omettre les statues et les autres ornements qui décorent les pièces. »<sup>24</sup>*

Je fais donc l'exercice allongé dans mon lit. Je me projette à travers Pyramiden, comme si la ville constituait la carte d'un espace mental. Sébastien Marot soutient, dans l'art de la mémoire, le territoire et l'architecture, que ces « systèmes mnémoniques de lieux les plus courants sont des systèmes de lieux architecturaux ». <sup>25</sup> Pyramiden offre une structure urbaine simple et lisible, qui me permet facilement

d'y naviguer mentalement. L'agencement de la ville structure ma pensée. Je marche sur les Champs-Élysées en me donnant les mêmes contraintes que pendant mes visites. J'entends Yuri me dire: « Ne marche pas dans l'herbe ! » Si je me limite aux surfaces aménagées par l'homme, c'est-à-dire les routes, les chemins, les « trottoirs » hors-sol en bois protégeant les installations techniques, etc ... j'assure la structure de mon récit. Tous ces segments, ces accès, connectent les différents noyaux du réseau mental de ma mémoire. Alors ces noyaux, eux même des loci à l'échelle de la ville, peuvent m'aider à construire un récit avec leurs propres caractéristiques: proportions, volumes, matériaux. Je peux maintenant entrer dans l'un de ces bâtiments, Le Cultural Palace par exemple. Je monte les premières marches, encore à l'extérieur du bâtiment, parallèle à la façade. Un quart de tour à gauche et me voilà devant la porte d'entrée, je l'ouvre et traverse le sas d'entrée en enjambant les quatre marches. J'ouvre la deuxième porte donnant sur le grand hall. J'identifie les proportions, les distances, l'éclairage. Depuis le grand hall, je peux m'imaginer plusieurs parcours à travers les pièces du bâtiment, plusieurs variations de série de loci.

*« Les images qui doivent rappeler le discours (...) sont alors placées en imagination dans les lieux qui ont été mémorisés dans le bâtiment.*

*Cela fait, dès qu'il s'agit de raviver la mémoire des faits, on parcourt tous ces lieux tour à tour et on demande à leur gardien ce qu'on y a déposé. Nous devons penser à l'orateur antique qui parcourt en imagination son bâtiment de mémoire pendant qu'il fait son discours, et qui tire des lieux mémorisés les images qu'il y a placées. »<sup>26</sup>*

– Frances Yates

Quand le cadre structurant du récit est mis en place par les lieux, l'appel aux images m'aide à activer une partie de ma mémoire pour soutenir un propos de mon discours. Dans le Cultural Palace ces images prennent plusieurs formes : mobiliers, appareils électroniques rétros, affiches de propagande, photographies, etc ...

Je me confronte vite à une infinité de scénarios qui me font perdre le fil. C'est plutôt le potentiel que peut offrir la ville de Pyramiden comme système mnémotechnique qui m'intéresse. Un urbanisme clair et lisible, dans lequel s'accumule une série de lieux et une succession d'images.

Maintenant j'essaie de me projeter dans la ville du dedans de *Persistent Memory*, une succession d'espaces appliqués à un schéma rhizomique. Une promenade mentale de cellule *WITS* en cellule *WITS*, dans lesquelles je pourrais extraire les *images*, les

*fragments* structurants d'un récit. J'avais défini, avec l'aide de la Ville éternelle de Freud, que *Persistent Memory* pouvait être un lieu où une circulation dans l'épaisseur temporelle du tissu resterait possible. En ajoutant cette dimension du temps au système des *loci*, j'arrive à un modèle dans lequel il serait possible de naviguer à la fois d'un lieu à un autre et à la fois de circuler dans l'épaisseur temporel de celui-ci. Un navigateur espace-temps.



## 10 octobre

Lors de mes journées de réclusion, j'aime passer du temps dans la salle à manger de l'hôtel Tulpan. Contrairement à ses façades froides et austères, l'intérieur est des plus chaleureux. Je me souviens de mon arrivée le premier jour. Voir cette salle avec son atmosphère si conviviale m'avait redonné un peu d'espoir. Les murs sont recouverts de boiseries finement travaillées qui forment des cadres dans lesquels un tissu rouge vif s'insère. Un sol en parquet à bâtons rompus, un plafond en plaques de plâtres moulées au motifs géométriques, ornementé de quelques ferronneries. Sur le rebord des fenêtres, des plantes. De la vie ! Car il faut dire que je n'ai pas beaucoup de compagnie. Yuri est toujours en train de courir à gauche à droite. Des employés d'*Arktikugol* et de *Persistent Memory* mangent de temps en temps au restaurant. Une fois dans la journée, un raz-de-marée de touristes inonde toute la salle quelques minutes avant de disparaître. L'écume laissée par leurs chaussures encrassées termine la journée avec moi. Arrivant

en fin de saison, le personnel est réduit au minimum et je dois parfois être bien patient avant d'obtenir une bière ou un thé.

Mais aujourd'hui, un groupe vient troubler ma solitude quotidienne. Ils sont arrivés avec le bateau du jour et ont l'air de rester quelques jours. J'écoute d'une oreille leur discussion avec Yuri. Ils sont là pour venir enregistrer des sons pour en faire un album. Un homme, chauve, la quarantaine, est le musicien. La dame semble organiser le voyage. Enfin le troisième, le plus jeune, est l'ingénieur du son. Ils n'ont apparemment pas de guide et son tout aussi surpris que moi de l'impossibilité de se balader dans la ville sans fusil. Yuri leur explique qu'il n'a pas beaucoup de temps disponible et qu'il a déjà prévu ses jours de visite avec moi. La dame insiste et questionne sur la nécessité réelle d'être armé ici. Il lui répond calmement par quelques anecdotes.

- Il y a quelques années, avant la réouverture de l'hôtel, un ours s'y est introduit. Il a réussi à casser une fenêtre et à se rendre jusqu'à la cuisine où il y avait quelques restes de nourritures. On pense même qu'il a passé la nuit dedans.
- Voilà de quoi rassurer nos nouveaux hôtes pour cette nuit, dis-je tout bas.
- Une autre fois, poursuit Yuri, des étudiants en géologie se sont rendus à *Bolinderodden*, sur l'île



de *Nordaustlandet*, la deuxième plus grande île de l'archipel. C'est un campement de quelques cabanons en bois utilisé pour la recherche scientifique. Un soir, alors qu'il n'y avait plus de bois pour le feu, un des étudiants est sorti pour aller en chercher dans un couvert à dix mètres de là. On ne retrouvera que son tronc. L'ours a emporté le reste, conclu Yuri.

Jusque-là, j'observais la scène avec un sentiment amusé. Voir le visage de cette dame se décomposer au fur et à mesure de l'avancée de l'anecdote n'était pas des plus égayant. Je suis finalement soulagé de ne pas avoir pu louer de fusil et de faire toutes ces visites avec un guide. Je me demande comment je réagirais si je me retrouvais nez à nez avec un ours polaire. Yuri tend son téléphone au groupe.

– Regardez, l'ours n'était qu'à un mètre de moi. Heureusement j'étais sur le toit d'une maison et il ne pouvait m'atteindre. La règle numéro une c'est de ne jamais courir en présence d'un ours, poursuivra-t-il. Sinon il va te poursuivre et t'attaquer. Il faut être calme et ne pas les regarder dans les yeux.

Le cours de prévention contre les ours terminé, je me joins à la discussion et nous arrivons à s'arranger pour faire des sorties communes et partager les frais du guide. Des économies bienvenues !



## 11 octobre

Aujourd'hui, je me rends avec Yuri et les trois musiciens rencontrés la veille dans la halle mécanique. Elle se situe au début de la pente du Mont Pyramiden. Cette halle servait à la réparation d'engins en tous genre, principalement ceux de la mine. Comme elle fait partie du monde de la mine, elle est légèrement en retrait et ne suit pas les lignes strictes de l'urbanisme du centre. Une roue dentée surmontée d'un compas orne la façade en crépis gris. Yuri nous fait signe de s'arrêter d'un air sérieux. Il doit d'abord vérifier qu'il n'y a pas d'ours à l'intérieur. Il exécute sa petite routine de prévention que j'ai pu observer à chaque fois que nous nous apprêtions à entrer dans un bâtiment non sécurisé. Il prend son arme en joue, la charge et avance lentement en direction de la porte. Il siffle à intervalle régulier pour faire réagir l'ours. Il passe le seuil. De l'extérieur j'entends ses sifflements qui résonnent dans la grande halle. Une minute plus tard, un grand sourire et un signe de main pour nous dire d'entrer. Après avoir passé un petit hall

sombre, nous débouchons sur un grand espace d'une luminosité saisissante. Difficile d'imaginer de l'extérieur que cet édifice contenait un espace aussi vaste. Le pont roulant est toujours là. Des pièces métalliques grouillent un peu partout. Le magasin est encore plein de vis et de ferraille. Les armoires attendent que leurs propriétaires viennent récupérer leur bleu de travail.

Le groupe s'installe pour faire des prises de sons. L'ingénieur du son installe les micros tandis que le musicien sort un saxophone baryton patiné par le temps. Il humidifie et place la anche, serre les ligatures sur le bec et sort les premières notes. Un son grave, tel une sirène de cargo, jaillit du pavillon. Les bruits s'entrechoquent avec les parois. La tôle vibre. Le métal grince. La halle reprend vie: Les travailleurs passent la porte d'entrée et se dirigent vers leurs casiers. Une fois prêt, chacun se met à son poste. De lourdes pièces sont transportées ailleurs sur un chariot d'acier qui grince à chaque tour de roue. D'autres employés martèlent des pièces dans les ateliers situés derrière une grille. Des étincelles jaillissent d'une soudure et se projettent au plafond. Le lourd pont roulant traverse toute la salle. Ses chaînes s'entrechoquent entre elles. Des gouttes d'eau rejoignent le bal en tombant sur le sol en produisant des bruits.

Soudain, plus rien. Le saxophoniste repose son instrument. Nous ressortons.

La nuit commence déjà à tomber. En arrivant ici, le rythme des jours était assez semblable à celui du continent. Maintenant le soleil disparaît vers 16h30 et nous perdons vingt minutes de lumière chaque jour et ce phénomène s'accélère jusqu'au début de la nuit polaire qui arrivera à la fin du mois.

Yuri vient me voir dans ma chambre.

- Toujours intéressé par les serveurs de *Persistent Memory* ?
- Bien sûr ! Pourquoi ?
- Demain, je t'emmène voir ton double.



## 12 octobre

Moins d'un kilomètre sépare le port du reste de la ville. Le chemin le plus court est d'emprunter le trottoir en bois surplombant les canalisations. Sur la route nous recroisons le monument d'entrée, une des premières maisons de la ville, fragment restant d'un ensemble de dix-sept logements ainsi que la cabine téléphonique à l'entrée du port. Un simple poteau surmonté d'une petite toiture protège un vieux téléphone datant de la Guerre froide. Celui-ci ne fonctionne pas, il est juste là pour symboliser le seul endroit de la ville où l'on peut capter du réseau.

Les musiciens sont toujours avec nous. Cedrik le saxophoniste est originaire d'Oslo. Il est doté d'un talent fou ! Il compose lui-même ses morceaux contemporains et recherche des lieux insolites pour faire « vibrer » sa musique. L'équipe porte son choix sur un cabanon au bout d'un ponton à moitié effondré. Yuri les escorte jusque-là et revient vers moi : « Les serveurs sont juste dans ce hangar-là. Suis-moi. » Il s'agit d'un grand

entrepôt entièrement revêtu de tôle ondulée situé dans l'enceinte du port. Yuri sort de sa poche un trousseau de clé et en insère une dans la serrure métallique. L'imposante porte coulissante s'ouvre avec fracas. Il fait sombre. Je commence à apercevoir des dizaines et des dizaines d'armoires de serveurs qui scintillent de voyant lumineux. Un bourdonnement continu se déploie dans toute la salle. Un courant d'air chaud réchauffe mon visage. Tous mes sens sont en éveil. Je vois enfin à quoi ressemble physiquement cette masse de mémoire. Mon double est aussi quelque part dans cette pièce. Nous sommes donc les deux réunis : l'être physique et l'être numérique. J'imagine que parmi ces milliers de petites lumières, l'une d'entre elle cherche à me faire un signe ... Yuri et moi ressortons. « Les serveurs sont donc provisoirement ici. Mais ils seront ensuite au centre répartis dans quelques bâtiments. » me dit Yuri. Je me remémore alors l'arrivée du *Langøysund* dans le port. Il se branche au réseau et les données se déversent dans toutes la ville à travers les trottoirs. Pyramiden est comme un organisme où les âmes se propagent dans ses veines et viennent alimenter ses organes en données. La ville se repeuple.



## 13 octobre

Il fait froid. Mais toujours pas de neige. Le climat se contente de me glacer les os sans me donner la petite récompense: l'émerveillement devant la neige qui tombe et le bruit de mes pas qui crissent sur ce tapis. C'est donc le son des pierres qui s'entrechoquent qui accompagne notre marche en direction du cimetière. Il se trouve au sud de la ville, sur une petite colline perdue au milieu du delta de Mimereiva. Je suis seul avec Yuri, les musiciens s'entraînent dans le cultural palace. A l'approche de la colline, le sol devient de plus en plus marécageux et la traversée des rivières successives glace mes pieds engourdis. Yuri, lui, est imperturbable. Il a ces traits caractéristiques des guides: le pied sûr, le pas décidé, le corps droit, une assurance certaine et le don de vous mettre en confiance.

Nous pénétrons dans le cimetière où repose des corps dont les histoires n'ont pas survécu jusqu'à nous. Le cimetière est entouré d'une petite clôture en bois, comme celles que l'on trouve dans les

jardins de par chez nous, mais peinte en bleu ciel. Au sol, de la pelouse. Certainement pour rappeler aux occupants de ce lieu leur terre natale. Une quarantaine de tombes sobres. Quelques-unes ont une pierre avec un nom gravé dessus. Mais la plupart sont des petites pyramides en béton, peintes elles aussi en bleu clair, parfois surmontées d'une étoile rouge. Certaines sont agrémentées d'une photo délavée mais toujours visible. Toutes les tombes sont en plus délimitées par quatre bouts de bois ou quelques pierres où poussent encore de petites plantes.

– La plupart des tombes sont vides. Si ce n'est toutes, me dit Yuri. Les corps sont généralement enterrés dans leur pays natal, sur le mainland. Ici le sol est trop froid, les corps ne se décomposent pas. D'ailleurs, une loi interdit depuis quelques années de naître ou de mourir au Svalbard.

– Comment ça ?

– Il n'y a pas de maternité ici. Les femmes enceintes ont l'obligation de retourner sur le continent pour accoucher. Il n'y a pas d'autochtones. Personne n'est originaire du Svalbard. De même pour les personnes âgées ou gravement malade, ces personnes doivent rentrer chez elles.

– Pourquoi faire des tombes alors ?

– Ce sont des monuments à leur mémoire. Pour qu'on ne les oublie pas.

Après notre visite au cimetière, je suis allé me poser dans un canapé de l'hôtel. Je suis resté bloqué sur la dernière phrase que m'avait lancé Yuri avant de partir: « Pour qu'on ne les oublie pas ». Pourquoi ne pas dire « Pour qu'on se souvienne d'eux ». J'ai encore un regard flou quant aux définitions de l'oubli et du souvenir. Je dirais de manière générale, quand on parle de mémoire, qu'elle se compose d'une part du souvenir, ce dont on se rappelle, et d'une autre, l'oubli, ce dont on ne se souvient plus. Comme le suggère Marc Augé dans sa définition: « *L'oubli, en somme, est la force vive de la mémoire, le souvenir en est le produit* »<sup>27</sup> soutenant que l'oubli, comme le souvenir serait une fonction de la mémoire. L'oubli serait un mode de censure qui permettrait au souvenir de se distinguer dans la mémoire. Autrement dit, l'oubli ne serait que le négatif du souvenir. C'est peut-être vrai dans le cas de l'histoire où l'oubli semble être un acte conscient et volontaire, un effacement sélectif, afin d'éviter la répétition d'un événement. Mais, depuis la définition de la psychanalyse, nous savons aussi que l'oubli n'est pas qu'une affaire d'effacement. Et que nous pourrions

donner à l'oubli sa propre fonction, autonome et indépendante de celle du souvenir.

*« Depuis que nous avons surmonté l'erreur selon laquelle l'oubli, qui nous est familier, signifie une destruction de la trace mémorielle, donc un anéantissement, nous penchons vers l'hypothèse inverse, à savoir que dans la vie d'âme rien de ce qui fût une fois formé ne peut disparaître, que tout se trouve conservé d'une façon ou d'une autre et peut, dans des circonstances appropriées, par exemple par une régression allant suffisamment loin, être ramené au jour. »<sup>28</sup>*

– Sigmund Freud

J'ai devant moi, sur une table du salon, un café bien chaud, une Plushka Moskovskaya, l'Autobiographie scientifique d'Aldo Rossi et mon ordinateur avec une revue électronique en pleine page. J'avais ironiquement tapé dans mon Explorateur de fichiers le mot « oubli ». J'étais donc tombé sur ce document: « Can Onaner\_Aldo Rossi et les images architecturales de l'oubli\_Images Re-vue\_2014.pdf »

J'espère trouver dans ce texte quelques réponses quant à l'utilisation de l'oubli comme processus créatif, car c'est bien autour de ces questions que se dirige ma réflexion : « Pour Lui (Aldo Rossi),

*le souvenir et l'oubli sont les deux possibilités de l'architecture : ce que l'on oublie en dit autant sur notre création que l'accumulation de souvenirs qui nous permettent de constituer un récit cohérent. »<sup>29</sup>*

Comment peut-on expliquer un geste comme celui de réunir, sur une petite île du delta de Mimereiva, une quarantaine de pierres tombales pyramidales bleutées, censées rendre hommage aux défunts du lieu ? Comment l'oubli peut-il servir d'outil pour la représentation de la mémoire dans un projet comme celui de *Persistent Memory* ? Ou encore, quelle architecture envisager pour le bâtiment destiné à l'exploitation et la consultation des données ?

Tout d'abord Can Onaner affirme que, au même sens que la psychanalyse, la répétition est au centre de la réflexion sur l'oubli, qu'elle est le processus fondamental pour comprendre les formes, les raisons et les conséquences de l'oubli : « *En effet, la répétition peut-être à la fois la cause et le but de l'oubli, car on répète autant parce que l'on a oublié, que l'on oublie pour répéter* »<sup>30</sup>. De plus l'oubli a sa propre forme de répétition puisque quand je répète inconsciemment un événement traumatisant, j'ai une réaction compulsive et pathologique envers celui-ci. Contrairement à la forme de répétition du souvenir qui me pousse à transformer la nature de ce même événement

dont je serais conscient. Il faut donc considérer la répétition par l'oubli comme ayant sa propre forme de représentation de la mémoire. Dans la troisième partie de la revue *Can Onaner* montre, dans le travail d'Aldo Rossi : « *qu'il existe d'autres opérations formelles et structurelles privilégiées qu'adopte l'oubli: l'abstraction, comme oubli corporel et psychique, la fragmentation comme oubli de la structure générale et le déplacement analogique comme oubli de l'origine signifiante.* »<sup>31</sup>

Ce nouveau bâtiment, celui que *Persistent Memory* prévoit de construire à Pyramiden, sera probablement un lieu dédié à la consultation des données du système. En somme ce bâtiment serait métaphoriquement « l'orateur » de l'*ars memoria* dont parlait Yates. Il serait celui qui navigue dans l'espace-temps numérique des serveurs afin d'extraire les éléments d'une requête qu'un utilisateur aimerait consulter. En plus de sa fonction de moteur de recherche de la mémoire, ce bâtiment aura besoin d'une architecture. Il pourrait par exemple suivre les opérations formelles de l'oubli pour expression architecturale. Tout d'abord il serait soumis à une certaine abstraction, qui dans l'oubli tend à interdire l'expression corporelle dans son immédiateté. Une architecture plus silencieuse qui cherche à se faire oublier pour une communication plus profonde. La deuxième

opération de l'oubli questionne la syntaxe du langage architectural. Si les formes sont simples, abstraites, élémentaires, la structure doit être fragmentée et complexe. L'oubli ne permet plus d'avoir une totalité cohérente, ni d'écrire une narration complète. Et finalement le déplacement analogique. Les fragments d'autres projets – des fragments de Pyramiden par exemple – doivent se retrouver dans le dessin du bâtiment de *Persistent Memory*. Parce que dans l'oubli il n'est pas possible d'anticiper la signification que prendra la chose répétée à sa prochaine apparition. Le déplacement est une forme de recommencement, où l'on a oublié d'où l'on vient pour créer de nouveaux agencements.





## 14 octobre

Mon dernier jour isolé loin de tout qui me permet de prendre le recul nécessaire pour moi-même. Je suis restreint à un périmètre bien précis. Mais je possède le temps, ma plus grande liberté. Du coup j'écris. Comme tous les jours. Et c'est ce qui restera de ce voyage. Les mots contribuent à lutter contre l'oubli. Tenir ce cahier me permet d'être plus attentif à ce qui m'entoure. J'écoute mieux, je vois mieux. Et surtout je pense. Je lis ce passage de Sylvain Tesson: « *L'imprévu de l'ermite sont ses pensées. Elles seules rompent le cours des heures identiques. Il faut rêver pour se surprendre.* »<sup>32</sup> Ces pensées sont précieuses, je ne veux pas les perdre. C'est donc un devoir, une obligation, de me poser tous les soirs sur cette chaise près de la fenêtre pour graver ces quelques mots si chers à mes yeux. J'ai commencé à prendre cette habitude quand j'ai constaté que je n'arrivais pas à me souvenir de mes aventures. Le simple fait de consigner mes faits et geste m'aide à mémoriser. Du coup j'écris, je photographie, je

film et je trouve. Je constitue ainsi un mémorial de mes voyages. Je grave ces événements dans ma conscience et je les archive dans ma bibliothèque. Tout cela dans un seul but : lutter contre la peur de disparaître.

## 15 octobre

A trois kilomètres à l'ouest de Pyramiden se trouve le Blue Lake. Ces deux bassins servent à l'alimentation de la ville en eau potable. J'embarque avec mes trois compères et Yuri dans le bus d'Igor qui nous pousse un bout. Il nous dépose en bas de la dernière montée. Lui reste là. Il a du travail pour consolider des digues. Nous entamons donc la dernière partie à pied. J'en profite pour sympathiser avec Darius, le preneur de son Lituanien. J'apprends qu'il est bien plus qu'ingénieur du son. Il est en fait artiste et accompagne Cedrik sur ce projet qui n'est pas le premier. Il travaille énormément sur la perception des phénomènes. Il crée des projets expérimentaux qui synthétisent l'art, la science et la technologie pour explorer divers phénomènes. Il représente ces expériences à travers des environnements assemblés à partir des structures visuelles, acoustiques et spatiales. Il m'explique un de ses projets qui consistait en un réseau de cordes électriques dans lequel le courant électronique

était utilisé pour induire l'émission de lumière et la résonance purement acoustique. En soit, ce projet consiste à mettre en forme des phénomènes invisible. Le projet *Persistent Memory* travaillera sur ces mêmes questions. Comment donner forme aux données numériques ?

Nous arrivons au lac. D'origine naturel, une digue a été construite pour augmenter la capacité du bassin et canaliser le cours d'eau. Le long de la digue, d'étranges éléments métalliques sont plantés à intervalle réguliers dans le sol. « Ces tiges fonctionnent comme des petits congélateurs naturels. Ils sont là pour maintenir la digue gelée en permanence, sinon elle céderait », explique Yuri. Le coup d'œil sur Pyramiden vaut le détour. Les quelques bâtiments qu'on aperçoit à l'horizon semblent totalement perdus dans l'immensité du paysage. Le glacier est majestueux. La plaine a des allures de plateau désertique lunaire.

Nous montons vers le deuxième bassin où Cedrik et Darius s'installent pour une session d'enregistrement. La lumière baisse. Je m'installe au bord du lac et j'écoute le saxophone chanter. Les premiers sons sortent du pavillon. Le plan du lac fait écho aux crissements aigu de l'instrument. Les collines alentours répondent à chaque note. Tout semble en osmose. L'eau, la pierre, le vent, nous. Le son m'emporte.

Je reprends ma réflexion sur la forme que prendra le projet. Comment toutes ces personnes seront conservées, au sens physique. Quel visage peut-on donner à *Persistent Memory* ? Il devra représenter ces mémoires et souvenirs qu'il renferme. Un édifice comme un témoignage. Je tombe sur cette définition dans *Le Culte Moderne Des Monuments* d'Aloïs Riegl. « *Au sens le plus ancien, le plus originel, on entend par monument une œuvre de la main humaine, érigée dans un but précis de garder présent et vivant le souvenir de faits ou de destins humains singuliers dans la conscience des générations ultérieures.* »<sup>33</sup> C'est exactement le but du projet : préserver pour des générations ultérieures des mémoires d'un moment, d'une période. Mais comment faire pour que ce monument résiste toujours aux forces du temps ? Il devra toujours rester d'actualité, représenter les mémoires d'aujourd'hui comme les mémoires dans un siècle. *Persistent Memory*, montre-moi ton visage.



## 16 octobre

Mon dernier lever dans mon vieux lit. Ce matelas à ressort sera certainement une des choses que je regretterai le moins de ce voyage. Je prépare mes affaires et je descends pour manger une dernière fois dans la lumineuse salle du restaurant. Je m'offre des *russian pancakes* avec une sauce au lait condensé et cerises. J'observe une dernière fois les aller-retours de la cuisinière pour me servir et sa toque qui se prend le cadre de la porte à chaque passage.

Igor nous amène, Yuri et moi, au port pour l'arrivée du *Langøysund* rempli de touristes et de données. C'est l'un des derniers trajets avec passager avant la reprise du tourisme « estival » en juin prochain. Le vénérable navire s'approche lentement du ponton. Je peux observer une dernière fois la manœuvre de transfert des données. Yuri s'approche du navire avec une prise et la tend à un des marins qui la branche dans un interstice sur le pont du navire. Le branchement fait un bruit sourd et métallique. Yuri actionne alors un levier

pour démarrer le transfert. L'image volatile que je me faisais des données numériques a bien changé depuis ce voyage. Les câbles partant dans tous les sens, les serveurs crachant de l'air chaud et faisant un bruit assourdissant, les millions de loupottes LED des disques durs ... Tous ces détails, affectant les sens humains, me font relativiser le design lisse et pur des interfaces du web.

Le plafond du ciel est couvert, mais l'horizon se perçoit à des kilomètres. Je joins le groupe pour une dernière visite guidée de la ville qui m'a accueilli pendant vingt-trois jours. Je n'avais pas profité de la faire en arrivant, tant j'étais dépité. Depuis, la ville a su m'apprivoiser. Je connais chacun des bâtiments aussi bien que ceux de mon quartier. Le monument d'entrée. Fort et majestueux. London qui surveille *Paris* d'un œil galant. Les touristes ne connaissent pas les trésors que ces façades contiennent. Ils se contentent de vivre ce lieu à travers l'œillère de leur caméra. La halle aux légumes, fatiguée. L'hôpital, rongé de l'intérieur par les produits médicaux dangereux qui y traînent. Le cultural palace, toujours aussi imposant. Les Champs-Élysées bordés par ses petits immeubles rouges. Certains touristes font des *selfies* avec Lénine. Il doit se demander ce qu'il se passe dans ce drôle de monde. Nous passons devant l'école en se rendant à la cantine. Nous terminons par



l'hôtel. Dix minutes de pause avant de repartir définitivement. Pendant que les touristes se ruent sur la boutique de souvenirs, je profite de saluer le personnel de l'hôtel. Nous repartons vers le port.

– Merci pour tout Yuri !

– Il n'y a pas de quoi, l'architecte. Me répond-il en souriant.

Les moteurs du *M/S Langøysund* rugissent. Sa cheminée crache une fumée noire. Nous nous éloignons lentement du ponton. Je quitte ce lieu qui semble sortit d'un rêve. Celui d'un passé témoignant de l'idéologie du communisme et qui laisse un goût de nostalgie dans le cœur de ces derniers habitants. Le rêve numérique de *Persistent Memory*, où la mémoire fait pousser les champs des moutons électriques de Philip K. Dick. A cette distance, Pyramiden n'est plus qu'une ligne se dessine dans le paysage. Dans la cale du bateau il n'y a plus rien. C'est en moi, entre l'oubli et le souvenir, que va persister l'empreinte de cette expérience. Tandis que la ville continuera d'ingérer ma mémoire et celle des autres *WITS*. D'abord incomplète et perdue dans une masse informe, elle naviguera dans l'espace et dans le temps. Quand viendra alors le jour pour mon corps de mourir, ma mémoire aura droit à sa propre bobine. Gardée par les ours polaires, elle persistera et traversera les âges. Elle aura parfois

l'occasion d'être stimulée ; par des visiteurs qui viendront consulter les archives. Elle pourra alors, à leurs requêtes, transmettre ce que j'ai été. Peut-être même qu'à travers les décennies, elle prendra conscience de sa propre existence. Et qu'elle leur racontera alors, par un réagencement inattendu de fragments, un nouveau récit.

Pyramiden n'est maintenant plus qu'un point à l'horizon. Un point final.



# Notes de fin

- 1 Michel FOUCAULT, *Les Hétérotopies*, France-Culture, 7 décembre 1966
- 2 Ibid.
- 3 Neal STEPHENSON, Cité par Andrew BLUM, *Discover the physical side of the internet*, Edinburgh TEDGlobal, 29 Juin 2012
- 4 William Gibson, Épigraphe en tête du livre d'Andrew BLUM, *TUBES : a journey to the center of the internet*, 12 Mai 2012
- 5 Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux*, Éditions de Minuit, 1980, p. 30-31.
- 6 Michel FOUCAULT, *Les Hétérotopies*
- 7 Anatoll KOPP, *Architecture et mode de vie: textes des années vingt en U.R.S.S.*, Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 121.
- 8 Michel FOUCAULT, *Les Hétérotopies*
- 9 André BRETON, *Manifeste du surréalisme*, Sagittaire, 1924 réédité en 1929, p. 11.
- 10 *Kin-dza-dza !*, Georgiy DANELIYA, Mosfilm, 1986
- 11 Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Le Seuil, 2000, p. 181-182.
- 12 *Ibid.*, p. 182.
- 13 *Ibid.*, p. 182.
- 14 *Ibid.*, p. 210.
- 15 Sébastien MAROT, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, La Villette, 2010, p. 40.
- 16 *Ibid.*, p. 40
- 17 Extrait de Sigmund FREUD, *Le Malaise dans la culture*, Cité par Sébastien MAROT, *Ibid.*, p. 42.

- 18 Sigmund FREUD, Cité par Sébastien MAROT, *Ibid.*, p. 44.
- 19 Michel FOUCAULT, *Les Hétérotopies*
- 20 Simon SCHAMA, *Le Paysage & La Mémoire*, Le Seuil, 1999, p. 12.
- 21 *Ibid.*, p. 13.
- 22 *Ibid.*, p. 14.
- 23 Frances YATES, *L'Art de la mémoire*, trad. Fr. Daniel Arasse, Gallimard, 1975, p. 7.
- 24 *Ibid.*, p. 14.
- 25 Sébastien MAROT, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, p. 22.
- 26 Frances YATES, *L'Art de la mémoire*, p. 15.
- 27 Marc AUGÉ, *Les formes de l'oubli (1998)*, Payot & Rivages, édition de poche, 2001, p. 30.
- 28 Extrait de Sigmund FREUD, *Le Malaise dans la culture*, Cité par Sébastien MAROT, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, p. 38.
- 29 Can ONANER, *Aldo Rossi et les images architecturales de l'oubli*, Images Revues [En ligne], 2014, mis en ligne le 08 avril 2015, introduction
- 30 *Ibid.*, paragraphe 5.
- 31 *Ibid.*, paragraphe 8.
- 32 Sylvain TESSON, *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard, coll. « Blanche », 2011, p76
- 33 Aloïs RIEGL, *Le culte moderne des monuments*, traduit par Matthieu Dumont et Arthur Lochmann, éditions Alia, 2016, p. 9.

# Bibliographie

Simon SCHAMA, *Le Paysage & La Mémoire*, Paris, Editions du Seuil, coll. « L'univers historique », 1999, 720 p

Sylvain TESSON, *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard, coll. « Blanche », 2011, 270 p

Paul RICŒUR, *La Mémoire, L'Histoire, L'Oubli*, Paris, Editions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2000, 675 p

Kjartan FLOGSTAD, *Pyramiden : Portrait d'une utopie abandonnée*, Arles, Éditions Actes Sud, coll. « Terres d'aventure », 2009, 164 p

Elin ANDREASSEN, Hein B. BJERCK, Bjørnar OLSEN, *Persistent Memories*, Trondheim, Tapir Academic Press, 2010, 216 p

Anatole KOPP, *Architecture et mode de vie*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979, 363 p

Léo DELAFONTAINE, *Arktikugol, Charbon Arctique*, Paris, Editions 77, 2017, 160 p

Sébastien MAROT, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, La Villette, Paris, 2010, 142 p

Aloïs RIEGL, *Le Culte moderne des monuments*, traduit par Matthieu Dumont et Arthur Lochmann, éditions Alia, mai 2016, 112 p

Aldo ROSSI, *Autobiographie scientifique*, traduit de l'italien par Catherine Peyre, Parenthèses, 1988, 160 p

Caryl FERREY, *Norilsk*, Paulsen, coll. démarches, Paris, 2017, 160 p

William GIBSON, Neuromancien, Traduit par Jean Bonnefoy, La Découverte, coll. J'ai lu, Paris, 320 p

Tyrone MARTINSSON, Gunilla, KNAPE, Hans HERDBERD, Expedition Svalbard, Steidl, Göttingen, 2015, 224 p,

# Publications

Can ONANER, *Aldo Rossi et les images architecturales de l'oubli*, Images Revues [En ligne], 2014, mis en ligne le 08 avril 2015

Gilles GUIGES, *Témoigner pour faire mémoire du réel. Réflexions sur l'oeuvre de Jochen Gerz*, Plastir, n° 38, mars 2015

Marcos NOVAK, *Liquid architectures in cyberspace*, Published in : *Cyberspace*, Pages 225-254, MIT Press Cambridge, 1991

Dominique GONZALEZ-FOESTER, *L'espace des possibles*, Interview, Conversation avec Jaques Rancière, 2006

Michel FOUCAULT, *Les Hétérotopies*, France-Culture, 7 décembre 1966

Franca FRANCHI, *Interzones comme hétérotopie entre mémoire et innovation*, University of Bergamo, 2011

# Filmographie

*Kin-dza-dza !*, Georgiy Daneliya, 1986

*Brazil*, Terry Gilliam, 1985

*Zero Theorem*, Terry Gilliam, 2013

*The Circle*, James Ponsoldt, 2017

*Blade Runner (Director's Cut)*, Ridley Scott, 1992

*Everything Is Illuminated*, Liev Schreiber, 2005

*Blade Runner*, Denis Villeneuve, 2017

*Ghost of Piramida*, Andreas Koefoed, 2013

*USS Callister*, Black Mirror (e01s04), Toby Haynes, 2017

*San Junipero*, Black Mirror (e04s03), Owen Harris, 2016

*White Christmas*, Black Mirror (e04s02), Carl Tibbetts, 2014

*Be right back*, Black Mirror (e01s02), Owen Harris, 2013



ÉNONCÉ THÉORIQUE, ARCHITECTURE – EPFL, 2018  
ANTOINE BÉGUIN & MARLON BIÉTRY

